

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 19 au 25 février : 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1930.

LE NUMÉRO : 10 CENTIMES. — ÉTRANGER : 20 CENTIMES

Dimanche 27 février 1916.

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France : Un An : 35 fr. - 6 Mois : 18 fr. - 3 Mois : 10 fr.  
Étranger : Un An : 70 fr. - 6 Mois : 36 fr. - 3 Mois : 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

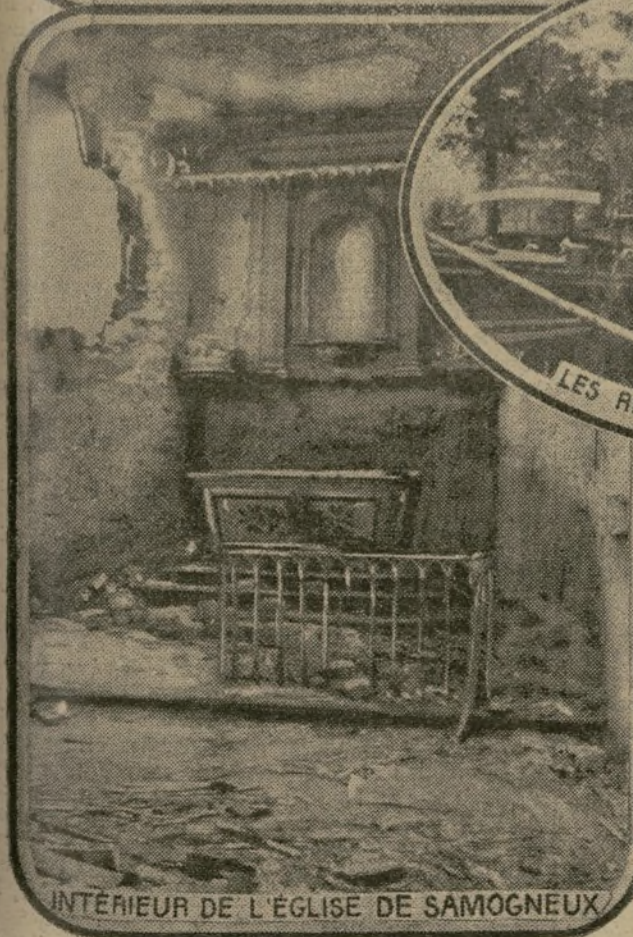
UN 95 DE CAMPAGNE EN BATTERIE



LES RIVES DE LA MEUSE A SAMOGNEUX



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE SAMOGNEUX



UNE MARMITE ECLATE DANS UN VILLAGE PRÈS DE VERDUN



AUX ABORDS DE VERDUN. — Les esprits et les cœurs penchent tous vers les glorieuses et sanglantes collines où, sur la neige piétinée, en ce moment même, se livre, aux abords de Verdun l'héroïque, l'un des plus formidables combats qui seront inscrits aux annales de cette guerre. Les nouvelles restent indécises. Un tel assaut, une telle défense ne peuvent trouver leur solution aussi vite que toute la France le désire. On sait seulement que, face au flot teutonique, la vaillance de nos soldats, frères sublimes de ceux de la Marne, se dresse surhumaine et avec une ténacité peut-être sans précédent.

Ayuntamiento de Madrid

# Nos forteresses et la guerre

Verdun, actuellement le point de mire du monde, est avec Toul, Epinal et Belfort, une des quatre grandes places de la frontière de l'Est pour lesquelles nous avons le moins ménagé les ressources, si limitées en temps de paix, qui furent employées à la reconstruction et au rajeunissement de nos forteresses. De toute époque les crédits affectés à ces travaux ont été fortement discutés. Récemment encore des critiques tentèrent de faire ressortir ce qu'ils appelaient « le rôle lamentable joué en cette guerre par les forteresses », et ils s'élevèrent contre les dépenses qu'elles avaient occasionnées en pure perte. C'était faire preuve au moins d'ingratitude, car pendant la bataille de la Marne, nos armées purent apprécier la valeur des points d'appui constitués à leurs deux ailes par Paris et Verdun.

Dans la préparation de la guerre actuelle, nos ennemis, d'ailleurs, savaient à quoi s'en tenir sur la valeur réelle de chacune de nos organisations défensives. Pendant que chez nous on en était à discuter l'utilité de la fortification permanente, les Allemands, se basant sur le déclassement des places qui bordaient la frontière belge (conséquence de notre confiance en leur respect des traités) se décidaient à préparer et exécuter leur plan d'invasion par la Belgique, préférant la honte de cette trahison et toutes ses conséquences, y compris l'extension du conflit à d'autres nations, au danger de se heurter dès le début de la guerre, et sur toute leur ligne d'envahissement, à nos grands ouvrages défensifs de la frontière de l'Est. Cette crainte de l'ennemi est le plus bel hommage qui puisse être rendu aux conceptions et aux travaux de nos ingénieurs militaires.

Un fait existe cependant, c'est que le kronprinz qui a toujours fait preuve d'un esprit indépendant (ce qui ne veut pas dire de beaucoup de jugement) semble ne pas avoir partagé les appréhensions de ses généraux. Quand il partit en guerre, laissant les autres chefs d'armée faire ce qu'ils croyaient devoir être une promenade militaire à travers la Belgique, il avait choisi pour lui le chemin le plus direct conduisant sur Paris, et à la tête d'une armée formidable, traînant avec lui ses « 420 » comme un matamore sa rapière, il était venu se planter fièrement face à Verdun.

Il y est encore et c'est ce qui explique le choix de cette région pour l'offensive allemande actuelle, choix occasionné par des raisons autant dynastiques que stratégiques. Il était nécessaire de remettre en lumière le prestige de l'ancien favori des foules berlinoises, que la gloire des Hindenburg et des Mackensen avait singulièrement rejeté dans l'ombre. Depuis dix-huit mois c'est à peine si les troupes du kronprinz ont pu franchir soixante kilomètres sur leur plus long parcours. En effet, dès son entrée en campagne, l'armée commandée par le fils aîné du kaiser se heurta à des difficultés que son chef avait été loin de soupçonner. Ce fut d'abord la petite ville de Longwy qui, pendant un mois, s'opposa à l'utilisation, par les Allemands, des voies ferrées d'Arion et de Luxembourg. Enfermé dans de vieilles murailles datant de Vauban, un unique régiment, composé en majeure partie de réservistes et de territoriaux, disposant seulement de quelques canons démodés, osa tenir tête à toute cette armée impériale. Malgré un bombardement effroyable, le gouverneur, le vaillant colonel Darches, ne se rendit que sur l'ordre de ses chefs, quand on jugea que sa résistance ne pouvait plus être utile. La garnison n'avait perdu que cent cinquante hommes, mais, par contre, des milliers de soldats allemands, jonchant les alentours de la citadelle, prouvaient une fois de plus que l'art de la guerre consiste surtout dans l'utilisation de toutes les ressources, même les plus modestes, plutôt que dans l'application de théories géniales.

Après avoir pu franchir ce premier obstacle qui venait de les meurtrir si cruellement, les hordes allemandes se ruèrent sur Verdun et, pour l'investir, réussirent à franchir la Meuse près de Dun, non sans des pertes effroyables. Les combats livrés en masse comme aujourd'hui donnèrent lieu à de telles hécatombes qu'il est difficile de pouvoir en donner une idée approximative. Pendant que j'étais encore dans ces régions envahies, un témoin oculaire et involontaire de ces boucheries m'a raconté qu'il avait vu la plaine des environs de Spincourt littéralement couverte de blessés et de morts, couchés en tas atteignant parfois un mètre de hauteur; et dans ces tas des bras et des jambes s'agitaient désespérément, tandis que des formes humaines parvenant à se dégager, faisaient quelques pas puis retom-

baient inertes; « on aurait cru voir — ajoutait-il, les yeux encore dilatés d'horreur par cette vision affreuse — le grouillement de vers gigantesques dans du sang et de la boue ». Aussi les survivants de ces combats, où nos « 75 » anéantirent des régiments entiers, sentirent-ils bien souvent leur raison sombrer.

Un journaliste suisse a raconté le frisson qui l'avait secoué quand, dans une petite gare allemande, il avait croisé un de ces trains d'aliénés remportant en Allemagne les malheureuses épaves de ces atroces attaques en masses serrées.

Et pendant que ces choses se passaient, le chef, le kronprinz, traînait dans son quartier général d'Esch-sur-Alzette le scandale d'une conduite fort peu militaire, s'en remettant au vieux maréchal Haeseler de la direction des opérations. Celui-ci, malgré son long passé militaire (il a 83 ans) et sa haine des Français, se heurta bientôt à une barrière infranchissable, soit dans l'Argonne, soit dans les défilés des Côtes de Meuse. Cela n'empêcha pas les journaux allemands d'annoncer, pendant de longs mois, que l'armée du kronprinz continuait à progresser et ils s'étendirent sur la prise du Camp des Romains, près de Saint-Mihiel, qu'ils qualifièrent, pour la circonstance, du titre de « fort de Verdun ». Par contre, ils oublièrent de mentionner leur sanglant échec du fort de Troyon, qui rendit inutile leur poussée dans cette région.

Cependant, ce fort de Troyon n'était qu'un petit fort d'appui qui, pendant cinq jours, joua le rôle d'un puissant fort d'arrêt. Ecrasés par un bombardement tel qu'il permit de compter jusqu'à 236 coups en une demi-heure, les 450 héros qui composaient sa garnison ne connaissant que leur consigne : « Tenir jusqu'au bout ! », refusèrent par trois fois de se rendre. Et quand ils furent délivrés, le 10 septembre, par une de nos divisions de réserve, dont l'arrivée obligea l'ennemi à battre en retraite, sept mille cadavres allemands restaient sur le terrain ! La garnison du fort n'avait perdu, elle, que 4 tués et 40 blessés (officiel); que ceux qui parlent de la faillite des forteresses méditent donc ces chiffres!

Non, il ne faut pas se livrer à des généralisations dangereuses, pour quelques redditions qui peuvent paraître à première vue rapides, mais dont les circonstances ne sont pas encore connues intégralement. Les exemples de Longwy et de Troyon, deux mesures en comparaison des forts de Verdun, peuvent nous donner une indication sur le sort de l'offensive entreprise contre notre grande forteresse.

X...

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Me permettra-t-on, à propos de l'offensive des Allemands sur Verdun, quelques réflexions que j'ai peut-être le droit de faire, puisqu'elles ne touchent en rien à la stratégie?*

*Un certain nombre de personnes me paraissent impressionnées parce que les Allemands attaquent. Elles s'abandonnent, dans la rue, ou même montent chez leurs voisins, à moins encore qu'elles ne téléphonent — car dans ces occurrences on devient fâcheusement communicatif — pour se dire: « Hein, ils attaquent! »*

*Ce n'est pourtant pas là une chose extraordinaire. Ce qui serait extraordinaire c'est que les deux partis restassent indéfiniment sur leurs lignes à se jeter de loin des regards irrités. Il faut bien, de temps en temps, attaquer ou être attaqué. C'est l'essence même de la guerre.*

*Quand il s'agit d'une guerre telle que celle où nous sommes, fort semblable à celle de Crimée, si bien décrite dans l'ouvrage de Victor Gædorp, la Guerre de tranchées il y a soixante ans, préfacé par le général de Lacroix, ces attaques sont extrêmement difficiles et coûteuses, et l'assaillant est en beaucoup plus mauvaise situation que l'assié. Sébastopol ne fut pris que parce que c'était une ville, et encore beaucoup plus par l'épuisement de la garnison, qui était cernée de toutes parts, que par la capture même du mamelon Vert ou de la tour de Malakoff.*

*Or ce n'est pas la France qui est cernée, c'est l'Allemagne. Toutes les attaques qu'elle peut faire ne sont que des sorties qui ne lui serviront pas à grand chose.*

*Mais celui qui prend l'offensive doit presque sûrement remporter des avantages de détail. La seule question est de savoir si ces avantages peuvent lui être stratégiquement utiles, ce qui est rarement le cas, comme nous l'avons vu*

*nous-mêmes lors de notre offensive pourtant heureuse de Champagne.*

*Tel est le résultat de mes humbles réflexions. Evidemment ce n'est pas du Polybe, mais je les donne pour ce qu'elles valent, espérant ne m'être éloigné ni du bon sens ni de la réalité.*

Pierre Mille.

Paris très alerte, très gai sous la neige, a connu hier une journée de triste dégel. Ce fut un brusque et mélancolique changement de décor. Sous l'influence de la température et de la circulation encore très gênée, la nette et blanche féerie cédait la scène à la plus terne et à la plus salissante des réalités. Au lieu d'un tapis feutré et éclatant, c'est un sordide marécage qui déconcertait les piétons.

Toute la journée les boîtes ménagères, même dans nos grandes avenues, sont restées enlisées dans des tertres fangeux, et il faut que l'administration convienne que c'est un assez vilain spectacle. Le pittoresque de la veille avait disparu. Les poubelles restaient, ainsi que des épaves, dans cette débâcle de la neige.

\*\*\*

Les infirmières de cette grande maison de convalescence proche de Paris ne sauraient être taxées de négligence ni d'indifférence à l'égard des blessés auxquels elles prodiguent leurs soins.

Mais l'on a beau être dévouée et infirmière, on reste frivole et femme du monde... et l'on a (n'est-il pas vrai?) des obligations: thés-tricots, thés-potins, et autres, destinés à protester rétroactivement contre les criminels thés-tangos d'avant-guerre.

Donc quelques jeunes femmes arrivaient depuis deux ou trois semaines très régulièrement en retard. La plus rapide des 50 HP ne saurait vous amener à seize kilomètres de Paris à cinq heures quand on a quitté les boulevards à cinq heures et demie.

Le médecin-chef protesta, fit des remontrances aimables, puis aigrelettes, puis sèches, puis furibondes. La gamme ascendante de son courroux s'épuisa sans laisser l'imexactitude de ces dames. Il essaya des amendes... On en rit... Il parla de sanctions. Mais on ne renvoie pas la femme d'un prince authentique, la fille d'un ex-ministre, la sœur d'un attaché d'ambassade d'une nation amie. Il songea à démissionner, puis se ravisa et fit afficher l'avis suivant:

« Les infirmières coupables de trois retards dans la quinzaine seront, pour une période égale, retirées du service des blessés et affectées à la lingerie... »

Les retards ont cessé comme par enchantement: ces dames ont compris sans doute toute l'étendue de leurs devoirs.

\*\*\*

Devant l'un de nos plus importants ministères, foule compacte, hier matin. Toute une file de Bretonnes en coiffe blanche, de Normandes, d'Auvergnates, de Toulousaines, était maintenue sur le trottoir par un benévole agent de police... Les passants se retournaient, étonnés. Les suppositions allaient leur train... « Ce sont des femmes de mobilisés qui viennent adresser une réclamation! » déclarait un gros monsieur, l'air entendu... « C'est une délégation des dames de la Halle! » hasardait un garçon de recette...

Et... c'étaient tout simplement des cuisinières qui, ayant appris que « Mme la ministresse » en désirait une, étaient prêtes à prendre d'assaut l'escalier de service. La guerre a réduit au chômage un si grand nombre de cordons bleus que l'ambition de quitter le bureau de placement pour une cuisine ministérielle a fait tourner toutes les têtes à bonnet... On a pu entendre une Toulousaine, large de hanches, déclarer à ses compétitrices, avec un fort accent:

— Moi, je suis sûre d'être admise! Je réussis très bien le cassoulet!

... Mais chut!... Ce ne serait pas la première fois que le bavardage d'une domestique nous en apprendrait trop long sur les faiblesses de ses maîtres... même éventuels!

\*\*\*

En avril prochain va s'ouvrir, à Genève, une exposition de l'art pendant la guerre. Les envois devront se rattacher à l'actualité, « soit par le sujet traité, dit le programme, soit par les circonstances de l'exécution ». Seront acceptés croquis et pochoches dessinés sur le front, peintures ou sculptures achevées dans les services de l'arrière. A côté des œuvres d'art proprement dites, une place sera réservée aux objets relevant de l'art décoratif, bagues, bracelets, colliers, etc., exécutés dans les tranchées, hôpitaux ou camps de prisonniers.

Voilà une excellente occasion pour nos poilus artistes et artisans de montrer que leur verve inventive ne tarit pas. Ils peuvent être assurés de trouver à Genève un gros succès et probablement, ce qui ne nuit pas..., d'intéressants débouchés.

Le Veilleur.

## Les griefs... légitimes de ceux qui font la guerre contre ceux qui en parlent

Avant froissé, d'un geste machinal, la feuille qu'il venait d'acheter à la sortie de la gare Montparnasse, le permissionnaire la laissa dédaigneusement tomber dans le ruisseau :

— Toujours les mêmes blagues, fit-il, haussant les épaules. On continue de nous « bourrer le crâne... »

Bourguignote, capote au bleu horizon lavé par les pluies, gros brodequins, multiples courroies, bidon et musette, tout accusait l'authentique poilu, celui des tranchées. Je l'abordai résolument.

— Vous en avez après les journaux ? Que leur reprochez-vous donc ?

A cette question, le poilu me toisa d'un regard sans bienveillance :

— Vous êtes journaliste, probablement ?

Sur ma réponse affirmative et le désir que je lui exprimai de connaître, dans leurs détails, les raisons de son hostilité à l'égard des journaux et des journalistes qui les font, il ajouta, plus amène :

— J'aime mieux ça ! Au moins, on va s'expliquer. Mais est-ce que vous mettez ce que je vous dirai dans votre journal ?

— C'est promis !

— Je verrai ça. Si ça y est pas, je ne f... jamais plus un sou de ma vie à un journal.

Cinq minutes plus tard — mon poilu avait plus d'une heure pour aller prendre son train à la gare de l'Est — nous étions attablés devant une demi... de bordeaux blanc.

Il m'exposa sans préambule :

— Oui, là-bas, vous n'êtes pas en odeur de sainteté. On « jette » même un « sale vernis » sur votre corporation.

— Pourquoi ça ?

— A cause des balivernes (mon interlocuteur employa un mot plus énergique) que vous nous racontez tous les jours. D'abord vous racontez ce qui se passe pas. Et puis vous racontez pas ce qui se passe. L'autre jour, à C..., d'où je venais, on s'est battu toute la journée, même que la 3<sup>e</sup> compagnie de mon régiment avait repris aux Boches des tranchées et perdu vingt-trois hommes. Pourquoi qu'on n'avait pas marqué ?

— C'était là, probablement, une action de détail. Et il est impossible de les signaler toutes.

— Alors pourquoi qu'on dit, des fois, qu'on a pris un poste d'écoute ?

Et, la tête dans les mains, le soldat rassembla ses souvenirs :

— Oui, dit-il, au commencement, vous nous avez raconté que les obus des Boches n'éclataient pas, qu'on prenait les uhlands avec des tartines. D'abord, si les obus des Boches y avaient pas éclaté, il aurait pas fallu leur dire pour qu'ils continuent. Pourquoi nous racontait-on aussi qu'ils prenaient la fuite, qu'ils avaient peur de la baïonnette ?

« Et puis, qu'est-ce que vous avez raconté ? Qu'ils n'avaient plus rien à « bouffer » ? Les histoires de leur pain K.K. ? Vous vous en souvenez, pas ? Eh bien, en décembre, nous leur avons pris une tranchée. Et pour des gens qui avaient rien à « bouffer », je vous réponds que la charcuterie leur manquait pas. Des jambons, des saucisses, de la confiture. On s'en est payé... »

« Après, c'était plus les cosaques à quelques étapes de Berlin — ça on s'en souviendra — c'était la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce qui allaient marcher avec nous. La Roumanie, la Grèce attendent toujours. La Bulgarie, elle a marché, mais pas avec nous. Pour être informés, vous étiez bien informés ! »

Mon poilu continua :

— Mais tout ça, voyez-vous, c'est rien encore. Ce qui nous met en colère, ce sont vos histoires de tranchées, de notre vie joyeuse avec tout le confort. Ça, voyez-vous, ça nous retourne ! Que nous comprenions qu'il faut aller jusqu'au bout, ça c'est vrai. Faut pas que les Boches puissent recommencer dans dix ans ! Mais faut pas dire que c'est joyeux dans les tranchées, que quand nous sommes en permission y nous tarde d'y retourner. Ça non ! Si vous connaissez ceux qui écrivent ça, vous devriez bien leur dire d'y aller voir !

« Et puis, aussi, pourquoi qu'on nous raconte que Guillaume est malade, qu'il va mourir quand nous le voyons en bonne santé sur des photographies du front ? Tout ça, c'est pas fait pour donner confiance ! »

Mon poilu s'était exprimé simplement, sans colère. J'ai respecté autant que possible la forme qu'il donna à son interview. Il me fut, d'autre part, difficile de méconnaître la légitimité de ses griefs que je livre aux réflexions de ceux qui les provoquent, retenant surtout cet argument, éloquent dans sa simplicité :

— On ne laisse pas dire tout ce qui est vrai, soit ! Mais pourquoi laisse-t-on dire ce qui n'est pas vrai ?

Pierre Desrieux.

## La bataille devant Verdun EST-CE L'INSTANT DÉCISIF ?

Ainsi qu'il était aisé de le prévoir, les attaques contre Verdun ont repris avec la même violence, après une interruption que rendaient nécessaire le déblaiement du terrain, où l'ennemi avait laissé des monceaux de cadavres et, sans doute, la mise en place de troupes fraîches pour relever les unités décimées ou anéanties.

Nos pertes ont été jusqu'à présent beaucoup moindres que celles de l'ennemi, parce que



notre commandement a évité d'engager des formations denses sous le feu de l'artillerie allemande. Cette tactique humaine est aussi la plus sage, parce qu'elle met à notre disposition des réserves non encore éprouvées qui peuvent, employées au bon instant, décider du sort de la bataille.

Cet instant est-il proche ? C'est ce qu'on ne saurait dire, loin des événements. Mais ce qui est certain, c'est que les combats qui ont eu lieu jusqu'ici n'étaient que préparatoires, et que, par suite, nos chefs ont eu raison de ne pas y donner le maximum de l'effort possible.

Les lignes de défense sur lesquelles se porte maintenant tout l'effort de l'ennemi occupent un front légèrement convexe, entre la côte du Poivre et les alentours du fort de Douaumont. L'étendue de ce front est à peu près de moitié moindre que celle du front primitif ; la solidité en est accrue en proportion. Cette diminution n'a pas été voulue par l'ennemi. Elle lui a été imposée par les circonstances et notamment par le fait que nous tenons toujours nos positions de Champneville, sur la rive droite de la Meuse. Ce qui l'oblige à reporter, de plus



LE GÉNÉRAL PÉTAI

en plus, son effort vers l'extrémité opposée du front qu'il a choisi, c'est-à-dire vers Douaumont. Le front viendrait à se déformer sous la pression formidable de l'ennemi, que rien ne serait perdu aussi longtemps que nos troupes trouveraient, en arrière des positions évacuées, des positions de soutien où elles pourraient arrêter l'assaillant.

Il importe aussi de ne pas exagérer l'importance d'un ouvrage permanent qui, comme le fort de Douaumont, se trouve intercalé dans nos lignes. Dans la lutte séculaire entre le fort et le canon, c'est le fort qui, à l'heure actuelle, est en état d'infériorité, parce qu'il est trop facile de régler, sur ce but apparent, le tir des

gros obus qui sont capables de le pulvériser. Au reste, notre succès sur ce point était confirmé hier soir.

Notre mouvement de repli au nord de Verdun a entraîné le remaniement de nos lignes de la Woëvre, qui se trouvaient exposées à être prises à revers. Elles ont été reportées de la plaine au pied des côtes de la Meuse, où elles pourront braver tous les assauts.

Quant au sort de la place, il suffit, pour ne concevoir aucune inquiétude, à ce sujet, d'observer que la ligne de feu en est distante de huit kilomètres à son point le plus rapproché, et que ni Soissons ni Arras ne sont menacées, bien que les lignes allemandes en soient moins éloignées encore.

Jean Villars.

### Comment fut préparée l'offensive

Le *Daily Mail* publie les détails suivants sur la façon dont les Allemands préparèrent l'attaque de Verdun :

« Ils savaient, dit-il, qu'une offensive française, sur plusieurs fronts, était à craindre au printemps, s'ils commettaient l'imprudence d'attendre jusque-là. Cette offensive, ils la redoutaient particulièrement : l'attaque sur Verdun a été, en grande partie, décidée pour la faire avorter. »

« Revenant de Nîch, et personnellement convaincu de l'insuccès d'une offensive contre Salonique, l'empereur convoqua le conseil impérial de guerre à Berlin ; il y eut quelques séances orageuses ; en fin de compte, le kaiser imposa sa volonté à l'état-major général et la préparation d'une attaque sur Verdun fut décrétée ; elle devait avoir lieu en février. »

### Les maréchaux hésitaient. Le kaiser a ordonné

C'est bien le kaiser et le kronprinz qui doivent porter la responsabilité de cette offensive sanglante. Les maréchaux von Hindenburg et von Mackensen, en effet, se montraient fort hésitants. Von Hindenburg déclara qu'il avait plus de confiance dans un succès sur le front oriental et qu'il n'avait pas grand espoir dans une issue favorable des opérations de Verdun.

Ces arguments ne prévalurent point et le kaiser lui-même soutint le kronprinz. Des ordres furent donnés immédiatement de faire les transports nécessaires de troupes et de matériel.

### On « répéta » l'attaque contre des tranchées fictives.

Il n'y avait plus, dès lors, à hésiter, les instructions les plus minutieuses furent données aux officiers. Enfin, sur la demande du kronprinz, une « répétition » de l'attaque fut organisée en présence de l'empereur, qui se montra fort satisfait de la manière dont ses soldats prenaient d'assaut les tranchées imaginaires et obtenaient la victoire contre un ennemi supposé.

Dimanche soir, enfin, le kaiser donna le signal de l'assaut...

### Les pertes allemandes sont considérables

GENÈVE. — Les journaux suisses soulignent la phrase du communiqué officiel allemand de ce matin disant, à propos de la bataille de Verdun : « Nos pertes sont restées supportables ». Ils l'interprètent comme signifiant que les pertes ont dû être extraordinaires.

Les journaux allemands arrivés ce matin en Suisse continuent, d'autre part, à observer une certaine réserve sur la sanglante bataille. La *Gazette de Cologne*, notamment, reconnaît que l'étendue du front gagnée par les troupes allemandes est inférieure à celle qu'avaient gagnée les troupes françaises lors de l'offensive de septembre 1915 en Champagne. Elle reconnaît également que le fort avancé de Verdun, le fort de Douaumont, est encore à 7 kilomètres des lignes allemandes.

### Les Allemands demanderaient des renforts à la Bulgarie.

MILAN. — Le *Secolo* reçoit de son correspondant de Rome le télégramme suivant :

« Des nouvelles provenant de source digne de foi assurent que l'état-major allemand aurait signalé au gouvernement bulgare la nécessité de l'envoi de contingents bulgares sur le front français. »

« Le gouvernement bulgare aurait consenti et l'ordre de départ aurait été donné à certains régiments de la garnison de Sofia. Mais officiers et soldats se seraient refusés à partir, déclarant ouvertement qu'ils considéraient leur guerre comme finie et que jamais ils ne seraient partis pour servir les Allemands. »

« L'ordre de départ aurait été alors retiré, mais la mauvaise humeur des troupes de Sofia contre les Allemands serait toujours très vive. »

## Le président Wilson proclame le droit et le devoir des Etats-Unis

La résolution du président Wilson apparaît plus claire et plus ferme, chaque jour. Nous ne l'avons pas jugée justement, en France, dès les premiers moments du conflit, parce que notre optique n'est pas tout à fait au point, sur la perspective des Etats-Unis. Jusqu'ici, les questions européennes n'avaient guère préoccupé la grande République; elle vivait sur elle-même, fière de sa robuste croissance, étendant une protection, d'abord tutélaire puis plus simplement fraternelle, sur les républiques latines, ses sœurs cadettes.

La guerre d'aujourd'hui plonge l'Amérique au cœur des pires complications internationales qui se soient accumulées depuis des siècles; ne nous étonnons pas que ses dirigeants en éprouvent quelque surprise et n'aient pas, du premier coup de barre, trouvé leur voie définitive. Les juristes, au groupe desquels appartient le président Wilson, avaient librement raisonné, sans penser qu'il faudrait un jour, tout d'un coup, passer du plan de la doctrine sur celui de l'action. Nous observons aujourd'hui qu'ils sont presque au fait de leur nouvelle tactique; cette adaptation, qui se traduira probablement par la constitution d'une armée nord-américaine, n'est pas une des moins originales nouveautés de notre époque, prodigue d'imprévu.

Le président Wilson a été pris de court, d'abord, par les tortueuses intrigues des Germains, qui ont aux Etats-Unis, des correspondants, des bureaux, des banquiers et beaucoup d'argent. Aujourd'hui, il s'est rendu compte que ces intrus menaçaient de constituer un Etat dans l'Etat. Il vient d'écrire à ce sujet au président du Sénat une longue lettre, qui n'est pas seulement un document sur son caractère, mais encore, par elle-même, une éloquente consultation juridique et politique : il part du droit pour arriver au fait. Ne chicanons pas sur la méthode; apprécions les conclusions.

Les Allemands, pour entraver le commerce des Etats-Unis avec les Alliés, ont prétendu faire interdire aux Américains de prendre passage sur des bâtiments de commerce armés pour la défense. Halte-là! prononce le président. « Pour ma part, il m'est impossible de consentir à une restriction des droits américains. L'honneur et la renommée de la nation se trouvent en jeu. Nous désirons la paix et la préserverons à tout prix, mais voulons aussi l'honneur. Empêcher notre peuple de maintenir ses droits par la crainte d'avoir à les défendre constituerait vraiment une humiliation profonde. »

Et voici qui n'est pas moins significatif : « Ne permettons pas que les principes soient remplacés par des expédients; ce que nous soutenons, en cette affaire, c'est l'essence même des choses qui firent de l'Amérique une nation souveraine ». Ces mots ont un accent que la traduction atténue, mais qui touchera en ses intimités les plus pures l'âme américaine. Après une pareille profession de foi, grave comme un acte de religion, le président se sent solide sur le terrain des réalités; il peut affirmer en toute sincérité de conscience que jamais son gouvernement n'a consenti à réformer, en pleine guerre, des principes établis par l'accord des nations civilisées. Ceux qui ont prétendu le contraire ont donc altéré la vérité : voilà une conviction qui s'impose avec éclat à l'opinion publique.

Désormais, les querelles inséparables d'une période électorale se rapetissent aux dimensions d'incidents; le président s'adresse maintenant au patriotisme et à la clairvoyance du pays; ce n'est plus le candidat qui parle, mais le premier magistrat d'une grande nation; ses concitoyens se lèvent derrière lui pour l'appuyer de toute la vigueur des forces populaires. « Ceux qui pensaient, écrit la *Morning Post*, que toute guerre est dictée par un désir de gain peuvent maintenant contempler ce spectacle d'une grande nation, avertie par son président qu'elle se trouve en présence de la possibilité d'une guerre dont elle ne pourra attendre aucun avantage matériel appréciable. » Les parlementaires germanophiles qui tendent au président des pièges de couloirs n'ont pas encore mesuré la puissance de cette vague de fond.

Louis Bacqué.

## Le Japon resserre sa coopération avec l'Entente

LONDRES. — L'arsenal militaire d'Osaka va être prochainement agrandi de façon à pouvoir faire face aux nombreuses commandes russes.

La Monnaie de cette même ville vient de recevoir du gouvernement russe des lingots d'or pour une valeur de 20.000.000 de yen. Elle frappera des monnaies d'or pour le compte de la Russie.

Nous apprenons d'une autre source que le Japon s'intéresse très vivement aux conversations engagées entre les Alliés pour parer à la crise du fret en Europe.

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 26 Février (573<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — La lutte est toujours âpre dans la région au nord de Verdun, où l'ennemi continue à porter ses efforts sur le front à l'est de la Meuse.

D'après les derniers renseignements, nos troupes résistent, sur les mêmes positions, aux assauts répétés d'un ennemi qui ne compte plus ses sacrifices.

Dans la région de Douaumont, les combats en cours ont revêtu un caractère d'acharnement particulier. Sur le front de la Woëvre, les éléments avancés que nous tenions comme ligne de surveillance d'Ornes à Henneumont depuis les combats de l'année dernière ont été rapprochés du pied des Côtes de Meuse, sur l'ordre du commandement et sans attaque de l'adversaire.

Notre artillerie de la rive gauche et de la rive droite de la Meuse répond sans relâche au bombardement ennemi.

Rien à signaler sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Artois, lutte de mines. Nous avons fait sauter deux fourneaux, l'un à l'ouest de la route de Lille et un second à l'est de Neuville-Saint-Vaast, sous un boyau occupé par l'ennemi.

En Champagne, nous avons complètement repoussé une attaque de l'ennemi sur le saillant enlevé par nous au sud de Sainte-Marie-a-Py. Le nombre total des prisonniers faits par nous dans cette affaire s'élève à trois cent quarante dont neuf officiers et trente-six sous-officiers. Tirs de destruction sur les ouvrages allemands au nord de Ville-sur-Tourbe et dans la région du Mont-Têtu.

Dans la région au nord de Verdun, le bombardement continue sans arrêt à l'est et à l'ouest de la Meuse. Aux attaques de l'ennemi nos troupes répondent par des contre-attaques menées avec vigueur sur les divers points assaillis de notre front. Toutes les tentatives nouvelles des Allemands dans la région de Champneuve et sur la côte du Poivre, où nous sommes solidement établis, ont été repoussées. Une lutte acharnée se livre autour du fort de Douaumont qui est un élément avancé de l'ancienne organisation défensive de la place de Verdun.

La position, enlevée ce matin par l'ennemi après plusieurs assauts infructueux qui lui ont coûté des pertes très élevées, a été de nouveau atteinte et dépassée par nos troupes que toutes les tentatives de l'ennemi n'ont pu faire reculer.

Au nord-est de Saint-Mihiel, notre artillerie lourde a bombardé des hangars et des dépôts ennemis près de Vigneulles.

Les Allemands ont tiré plusieurs obus de gros calibre dans la direction de Lunéville et de Nancy.

### LA GUERRE AERIENNE

Aujourd'hui, dans la région de Verdun, l'adjudant Navarre, sur avion monoplane, a abattu à coups de mitrailleuse deux avions allemands, ce qui porte à cinq le nombre des avions ennemis abattus par ce pilote. Les appareils ennemis sont tombés dans nos lignes. Deux des aviateurs qui les montaient ont été tués, les deux autres ont été faits prisonniers.

Dans la même journée, une de nos escadrilles, composée de neuf avions de bombardement, a lancé cent quarante-quatre obus sur la gare de Metz-Sablon.

Une autre de nos escadrilles a bombardé les établissements ennemis de Chambley, nord-ouest de Pont-à-Mousson.

## Les Russes battent les Turcs en Perse et occupent Kermanschah

TÉHÉRAN. — Le gouvernement persan a reçu la nouvelle que Kermanschah a été pris par les troupes russes poursuivant les troupes turques en retraite, qui occupaient ce dernier point de la Perse fortifiée par les Allemands et les Turcs.

L'ancien agent militaire allemand, comte Kanitz, commandant les gendarmes insurgés, s'est suicidé avant la chute de Kermanschah.

## Comment un avion italien soutint contre deux Fokkers une lutte héroïque

MILAN. — Les journaux italiens publient les détails du raid accompli par les aviateurs sur le quartier général autrichien, à Lubiana.

L'escadrille se composait de huit Caproni, énormes biplans de combat. Chaque appareil était monté par deux officiers : un pilote et un bombardier. Le dernier appareil, seul, portait trois passagers : le colonel Barbieri, commandant de l'escadrille, qui, bien que n'étant pas obligé de prendre part au raid, n'avait pas voulu abandonner ses hommes, le capitaine Salomone, pilote et le capitaine Bailo, observateur.

C'est à ce dernier appareil que devait être réservée la plus tragique aventure du raid.

Tandis que les sept autres avions atteignaient Lubiana et accomplissaient leur mission (on sait qu'un seul d'entre eux dut atterrir sur le territoire ennemi), le dernier appareil était attaqué près d'Aisovizza par deux Fokkers. La lutte aérienne ne dura que quelques minutes. Cependant qu'un des Fokkers surplombait le Caproni, l'autre se rangeait à ses côtés. Les coups de leurs mitrailleuses enveloppèrent tout de suite l'appareil italien. Le colonel Barbieri avait à peine commencé à riposter, qu'il tombait à la renverse, une balle dans la nuque, et cela si malencontreusement que son corps embarrassa les mouvements du pilote, qui ne pouvait songer à abandonner son volant.

Le capitaine Bailo, placé près du pilote, passa immédiatement à l'arrière de l'appareil et commença un feu violent sur les ennemis, avec son fusil automatique. Hélas! il avait à peine tiré quelques coups, qu'une balle de mitrailleuse le frappa au thorax et le faisait tomber, à son tour, dans la nacelle, si grièvement atteint qu'il put à peine serrer la main au pilote qui s'était élancé vers lui.

Resté seul, le capitaine Oreste Salomone, blessé au front, à la main et à la cuisse, n'eut plus alors qu'une seule pensée : celle de ramener en Italie son appareil et les cadavres de ses malheureux compagnons.

Il rebroussa chemin, et le grand oiseau reprit son vol avec une telle tranquillité que les autres Caproni, qui accouraient à son secours, jugèrent inutile leur aide et continuèrent leur marche sur Lubiana.

Les deux Fokkers, par contre, serraient toujours de près l'appareil italien, le criblant de mitraille, mais le capitaine Salomone restait imperturbable à son volant bien que le sang l'aveuglât et que le corps du colonel gênât terriblement ses mouvements.

Une demi-heure plus tard, le Caproni sortait de la zone dangereuse et les Fokkers, après l'avoir sommé plusieurs fois de se rendre, abandonnaient la poursuite.

Le capitaine Salomone put atterrir près d'Udine. Il est actuellement soigné à l'hôpital militaire de... Le roi lui a conféré la médaille d'or à la valeur militaire.

## L'évacuation de Durazzo

Les troupes italiennes, qui s'étaient progressivement repliées sur Durazzo devant les forces très supérieures du général Kœvess, ont évacué cette place, qui n'avait pas, pour le plan de campagne adopté, d'importance militaire.

La presse autrichienne est, elle-même, très sobre de commentaires sur cet événement. La situation de la Bulgarie devient, en effet, chaque jour plus troublante, bien que le roi Ferdinand ait passé plus d'une semaine à Vienne. Il est parti pour l'Allemagne, « afin de visiter à Cobourg la tombe de sa mère », et probablement s'occuper de quelques autres affaires, lorsqu'il aura accompli ce pieux pèlerinage.

ROME. — On annonce de source officielle que les opérations d'évacuation des troupes serbes, monténégrines et albanaises du territoire albanais sont désormais terminées.

Plus de 200.000 hommes, les chevaux et le matériel ont été sans la moindre perte, recueillis, ravitaillés et transportés, malgré les plus graves difficultés locales et maritimes, grâce à l'action combinée des marines italienne et alliées et des détachements de troupes italiennes habilement échelonnés le long de la côte albanaise.

Lorsque l'évacuation fut achevée par le départ de Durazzo du gouvernement albanais, la brigade italienne détachée dans cette ville commença, malgré les attaques de forces ennemies importantes, à se replier selon le plan arrêté.

Les opérations d'embarquement, quoique sérieusement contrariées par le mauvais état de la mer, ont eu lieu sous la protection active de navires et de contre-torpilleurs.

# DERNIÈRE HEURE

## Les pirates allemands coulent deux navires anglais et un bateau suédois

LONDRES. — Le paquebot anglais *Dido*, jaugeant 4.769 tonnes, a été coulé aujourd'hui. Un officier du bord et deux matelots ont été débarqués par un steamer belge. On craint que les autres membres de l'équipage n'aient péri.

Au siège de la Compagnie Wilson, propriétaire du paquebot, on déclare être sans nouvelles.

Officiel. — Le vapeur anglais *Fastnet* vient d'être coulé par un sous-marin dans la Méditerranée occidentale. L'équipage a été sauvé par un de nos bâtiments de croisière. Le capitaine du *Fastnet* a fait savoir qu'il a vu le même sous-marin couler devant lui un bateau suédois du nom de *Tornborg*, dont il a emmené les embarcations à la remorque.

## La saisie des navires allemands en Portugal fut la réponse à des sabotages

L'énergique décision du gouvernement de Lisbonne a été expliquée au Parlement par M. Afonso Costa, président du Conseil, sur une question posée par M. Gamacho.

« L'acte du gouvernement, a dit le ministre, était commandé par la situation économique du pays. La réquisition a été faite en bloc pour éviter le plus possible de nouveaux sabotages. Des faits de ce genre, en effet, avaient été relevés à bord de sept navires. Sur le vapeur *Bulow*, un dispositif a été découvert dans les chaudières, qui devait déterminer une explosion sitôt le déplacement du bateau. Cette explosion a été prévenue, mais le mécanisme des machines est détérioré.

« Ces faits sont délictueux et punissables devant les tribunaux portugais. »

M. Costa termine en ces termes : « Nous sommes prémunis contre toutes éventualités résultant du fait que nous exerçons nos droits. »

## Sur les pentes du mont Sar-Michele les Italiens occupent un retranchement ennemi

ROME. — Commandement suprême :

Notre infanterie a provoqué, en plusieurs endroits des lignes ennemies, de vives alarmes et l'envoi rapide de renforts qui ont été ensuite efficacement canonnés par notre artillerie.

On signale des rencontres avec résultat favorable pour nous au nord de Mori (vallée de Logoriva) ; dans la zone du Rombo (Conca di Plezzo) et sur les pentes du Peuma (ouest de Gorizia). Dans cette dernière localité, des fractions ennemies ont pénétré momentanément dans une de nos tranchées ; elles en ont été immédiatement chassées avec de graves pertes.

Le long des pentes septentrionales du mont Sar-Michele, un de nos détachements, par une intrusion hardie, a occupé un retranchement ennemi et y a fait 47 prisonniers, dont un officier. Cette position a été l'objet d'une intense concentration du feu de l'artillerie adverse, mais elle a été solidement maintenue par les nôtres.

## Le roi Victor-Emmanuel sur le front

Le correspondant de *La Stampa* à Lugano, télégraphie l'extrait suivant d'un article du correspondant du *Bertiner Tageblatt* sur le front de l'Isongo :

« Voici comment le roi tient la promesse qu'il a faite en ces termes : « Je dois être où sont mes soldats ». Tous les jours, le roi est sur le front, visite les troupes de réserve et les hôpitaux où il distribue de petits cadeaux et a un vocabulaire inépuisable de paroles d'encouragement. Il mange avec les soldats. « Assied à terre au milieu d'eux et cause avec eux jusqu'à la brume. Certains soirs, il ne rentre pas au quartier général et il passe la nuit à Cormosé dans un bâtiment municipal ; le matin, il retourne parmi ses soldats. Le roi d'Italie veut-il se donner un jour de congé ? Alors, il monte à la tour d'Aquileja pour admirer Trieste, la ville qui attend. »

## Communiqué belge

Les actions d'artillerie ont été plus vives aujourd'hui sur notre front, particulièrement dans la région au nord de Dinant. Nos batteries ont effectué des tirs de destruction sur les travaux ennemis à Merckem.

## La présence du kaiser sur le front de Verdun est officiellement confirmée

AMSTERDAM. — Un fait qui souligne l'importance qu'attachent les Allemands à leur grande offensive contre Verdun : pour la première fois, depuis le début de l'offensive, les journaux de Berlin annoncent officiellement la présence de « Sa Majesté l'Empereur et Roi » sur cette partie du théâtre des opérations.

### Les journaux russes sont confiants

PÉTROGRAD. — Les journaux et l'opinion publique suivent avec une attention passionnée les opérations qui se déroulent près de Verdun : ils sont pleins de confiance et estiment que cette tentative désespérée des Allemands ne leur procurera que des pertes d'hommes et de matériel.

## Vifs incidents au Landtag de Prusse entre conservateurs et socialistes

BERNE. — La fin de la discussion du budget de l'Intérieur au Landtag de Prusse a été marquée par quelques nouveaux incidents. Au discours du ministre de l'Intérieur, le député socialiste von Hossmann a répondu comme suit :

« Nous n'avons pas encore vu qu'on ait rien fait pendant la guerre pour donner à tous les citoyens des droits égaux. Les syndicats ne sont même pas encore traités partout de la même façon. Les autorités font une distinction entre la minorité et la majorité de la social-démocratie. Malgré la guerre, on inscrit encore trois cent mille mark aux secrets avec lesquels on paye les agents provocateurs qui s'exercent contre la social-démocratie. »

Le député conservateur von Seydlitz, répondant à l'orateur socialiste, a affirmé que le suffrage à trois classes était parfaitement égalitaire et que la réforme, si elle avait lieu, se ferait avec l'appui de l'extrême-droite et de l'extrême-gauche, et d'abord par l'initiative du gouvernement, donc pas celle de la Chambre.

« Vous marchez sur nous avec des menaces, a dit le député conservateur au député socialiste ; nous saurons vous répondre comme il faudra. »

A quoi le député Hossmann a répliqué : « Les hommes qui auront combattu dans les tranchées ne craindront pas le sabre du sergent de ville. »

## Le cardinal Mercier a quitté l'Italie

MILAN. — Le cardinal Mercier est arrivé à midi vingt. Il a été reçu par le consul et le personnel du consulat de Belgique et chaleureusement acclamé par les personnes présentes.

La fille du consul lui a offert un bouquet d'œillets avec un ruban aux couleurs belges.

Le cardinal Ferrari est venu à la gare saluer le cardinal Mercier ; les deux cardinaux se sont embrassés très cordialement, puis le cardinal Mercier a pris place dans un wagon réservé du train de Chiasso, qui est parti à midi 40, au milieu des acclamations de la foule agitant des mouchoirs et criant : « Vive la Belgique ! » pendant que le cardinal répondait : « Vive l'Italie ! Vivent les Alliés ! »

Le cardinal Mercier passera la nuit à Lucerne.

## Essad pacha à Rome

ROME. — Le *Messaggero* annonce qu'Essad pacha est arrivé ce matin, à 9 h. 25, à Rome ; il a été reçu à la gare par le baron Alliotti, ministre plénipotentiaire d'Italie en Albanie.

Essad pacha est descendu au Grand-Hôtel.

## Remaniement ministériel en Espagne

MADRID. — M. Miguel Villanueva, ministre des Affaires étrangères, est nommé ministre des Finances, en remplacement de M. Urzaiz, démissionnaire. Ce dernier, professeur d'Université, spécialiste réputé des questions de change, s'est séparé de ses collègues sur des discussions d'ordre pratique concernant le ravitaillement et les transports.

## Les Russes ont pris à Erzeroum 9 drapeaux, 323 canons 235 officiers et 12.758 soldats

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

### FRONT OCCIDENTAL

En Galicie, dans la région de Mikhalteche, sur le Dniester, l'ennemi, après un lancement de bombes très prolongé, a réussi à s'emparer d'un des entonnoirs, mais par une contre-attaque impétueuse, nous l'en avons repoussé.

### FRONT DU CAUCASE

L'opération d'Erzeroum a été réalisée avec des pertes insignifiantes, relativement au grand succès obtenu.

Nous avons fait prisonniers 235 officiers turcs et 12.758 soldats ; nous avons enlevé 9 drapeaux et 323 canons.

En outre, nous avons pris dans Erzeroum, forteresse turque de première classe, de grands dépôts d'armes et de munitions, d'approvisionnement, de divers outils pour le service de liaison de troupes, des parcs, etc.

Nous continuons sans répit la poursuite du reste de l'armée turque défaits qui est démoralisée.

A cinquante verstes à l'ouest d'Erzeroum, sur la chaussée de Trébizonde, nous avons refoulé les arrières-gardes ennemies et nous avons occupé le village d'Aschkala.

## Le général Kouropatkine commandant en chef des armées du Nord

PÉTROGRAD. — Un ukase impérial nomme le général adjutant Kouropatkine, commandant en chef des armées sur le front nord.

## Le roi de Norvège reçoit le ministre d'Allemagne

CHAL. LUNIA. — Le roi a reçu le comte Oberndorf, ministre d'Allemagne, qui lui a présenté ses lettres de rappel. Le ministre a été invité à la table royale.

## Le sort des Albanais dans les territoires occupés

GENÈVE. — On mande de Constantinople que le chef albanais Feik bey, arrivé à Constantinople, ira à Sofia pour régler le sort des Albanais dans les districts occupés par la Quadruplie.

Le gouvernement turc a fait venir un grand nombre de fonctionnaires allemands qui seront employés dans tous les services administratifs.

## Les renforts turcs atteindront-ils l'Arménie ?

LONDRES. — On mande de Bucarest au *Times* :

« Les Turcs font tous leurs efforts pour envoyer des renforts en Arménie avant que les Russes ne parviennent à fortifier les positions qu'ils ont conquises. »

« Cette tentative semble devoir échouer, les moyens de transport dont disposent les Turcs étant très insuffisants. »

## La classe 1917

Des ordres de route seront notifiés aux conscrits qui n'ont pas reçu leur ordre d'appel.

Le ministre de la Guerre arrête :

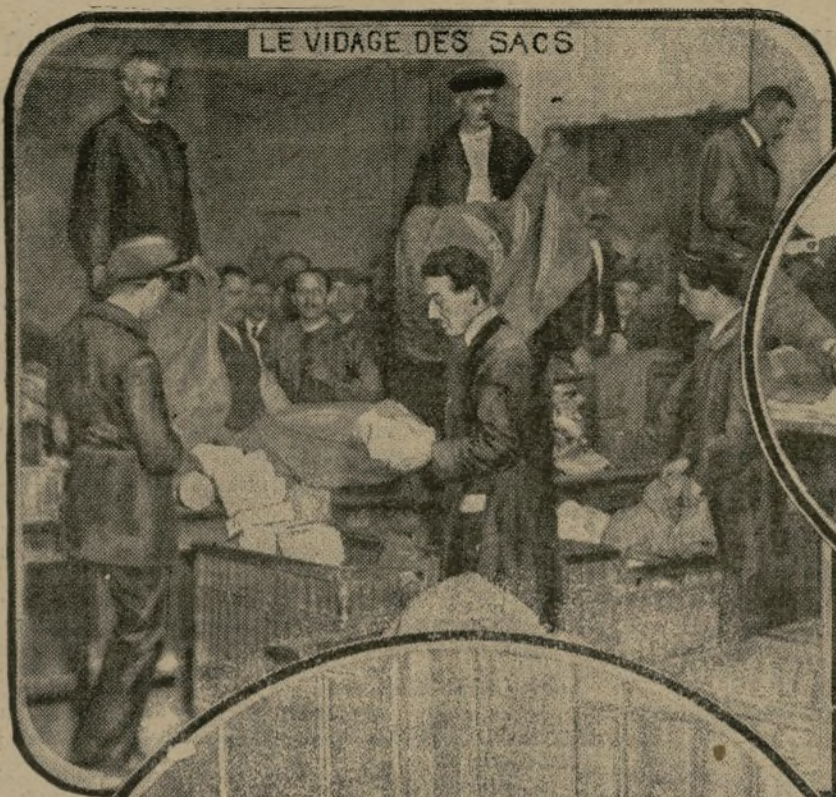
Article premier. — Des ordres de route seront notifiés d'urgence aux jeunes soldats de la classe 1917, qui n'ont pas été touchés par leur ordre d'appel.

Article 2. — Dans le cas où l'intéressé serait absent de son domicile, l'ordre de route sera notifié au maire de la commune dans laquelle l'appelé a été inscrit sur le tableau de recensement.

Article 3. — Si, en raison de l'occupation par l'ennemi de la commune dans laquelle il a été inscrit sur le tableau de recensement, l'appelé ne peut recevoir notification de son ordre de route dans les conditions fixées par les articles 1 et 2 ci-dessus, il devra, dans un délai de dix jours, à partir de la publication du présent arrêté au *Journal officiel*, se présenter à l'autorité militaire (gendarmerie ou bureau de recrutement) la plus proche de sa résidence.

Pour les jeunes gens qui ne se seraient pas présentés à l'autorité militaire dans le délai de dix jours ci-dessus prévu, le délai de grâce à l'expiration duquel ils seront déclarés insoumis commencera à courir deux jours après l'expiration de cette période de dix jours.

## Le "central" des paquets militaires



LE VIDAGE DES SACS



L'INSCRIPTION DES RECOMMANDÉS



LE TRIAGE GÉNÉRAL



LE TRIAGE PAR SECTEUR



LE DEPART DES COLIS

Dans le bâtiment des postes récemment construit rue du Faubourg-Poissonnière, sur l'ex-emplacement du Conservatoire, les petits paquets postaux à destination du front sont pour la plus grande partie centralisés, triés et dirigés vers les gares régulatrices et les secteurs, y compris ceux de l'Egypte, de Salonique et autres destinations lointaines.

## LETTRE DE LONDRES

## Les tribunaux d'exemption militaire fonctionnent avec sévérité

(DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER)

Les « slakers », ces tire-au-flanc qui, en juillet, se refusaient au recensement général, sous prétexte que cette mesure leur représentait les préliminaires du service obligatoire, étaient dans le vrai. Le « compulsory service » a été voté, et ses conséquences, son élargissement inévitable aident à la métamorphose hâtive que subit le Royaume-Uni, en cette deuxième année de guerre.

Et d'abord, ce sont les tribunaux d'exemption qui se trouvent sur la sellette. Il avait été admis que les jeunes gens appelés pourraient faire valoir soit des cas de conscience (religieux ou philosophiques) soit des obligations publiques ou privées (service du gouvernement, charges de famille) pour ne pas être enrôlés.

Les tribunaux ont eu, les premiers temps, la main tellement large, que les cas d'exemption se sont multipliés d'une façon inquiétante et qu'il a fallu rappeler aux juges que l'intérêt de la nation devait avant tout primer les intérêts particuliers. Des règles plus précises leur ont été données et, désormais, ils opèrent un filtrage serré des recrues.

On admet que les Quakers peuvent, par « cas de conscience », refuser de prendre les armes. Les Quakers mènent une existence à part, ils sont assez peu nombreux (18.000 environ) et leur intransigeance morale, qui n'a rien d'hypocrite, rappelle aux Anglais des luttes religieuses et des triomphes de conscience individualiste dont ils sont fiers à juste titre. Restent les autres « cas de conscience », que l'on nomme les *conscientious objectors*, récalcitrants par conviction, et qui sont traités avec moins d'indulgence. Voici l'aspect d'un de ces tribunaux chargés de la mission délicate entre toutes d'apprécier si un jeune homme qui leur est totalement inconnu d'ailleurs et sur lequel ils ne possèdent aucun dossier, est ou non délivré du devoir de servir son pays. Six juges civils siègent en face d'une grande table. Au milieu d'eux, un septième juge sera chargé d'interroger les postulants à l'exemption. Une plus petite table réunit devant elle trois officiers, dont l'expérience doit aider le jugement des sept civils. Au centre de la pièce, une autre table est réservée au postulant et à la personne que, parfois, certains « recrutés » dénués d'éloquence amènent afin de plaider leur cause et d'expliquer au tribunal les bonnes raisons qu'ils ont à faire valoir pour ne pas joindre les couleurs.

Il y a des « cas » extraordinaires. Le bailleur de fonds d'une tournée qui doit promener dans les provinces une revue sur laquelle il compte, se présente avec son principal acteur, jeune homme que réclame l'armée. Le *businessman* expose les motifs qu'il croit valables pour faire exempter son meilleur interprète : « Est-il vraiment indispensable ? » demande le juge. « — Mais c'est la vie et l'âme de ma revue. S'il part pour le front nous serons obligés d'arrêter la tournée. » « — Ne pouvez-vous pas confier son rôle à un autre acteur ? » « — Impossible, nous avons essayé. » « — Enfin, est-ce que vous pensez que sa carrière actuelle représente pour l'Etat une nécessité vitale ? » « — Certainement. Il maintient le public en bonne humeur ». Inutile de dire que « l'âme de la revue » s'en ira dans les tranchées, où l'on a besoin, autant qu'ailleurs, sans doute, d'être maintenu en bonne humeur.

Un fabricant de saucisses (expert disait-il), un découpeur de cravates, un électricien spécialiste, un prêteur sur gages (habile à dépister les voleurs, d'après lui), un professeur de sténographie, un jeune homme qui devait se marier à Pâques et demandait au tribunal de le laisser à ses affaires où il était en train d'amasser assez d'argent pour installer son *home* dans quatre mois, le directeur d'une firme cinématographique, et, le plus surprenant, le capitaine d'une compagnie de *boys-scouts* ! : tous ces jeunes célibataires endosseront l'uniforme khaki vers le milieu de mars. Les tribunaux ne doivent exempter que les véritables soutiens de famille et les hommes employés par le gouvernement pour les services de la Guerre. Dans un tribunal de la Cité, le major Lionel de Rothschild siègeant parmi les juges, a lu au tribunal, à titre d'indication, un lettre émanant du ministère de la Guerre, dans laquelle le ministre recommandait aux arbitres de ne prononcer que de rares exemptions en faveur des journalistes et du personnel des journaux.

Les mailles du filet se resserrent autour des célibataires. Bientôt la première classe des hommes mariés va être appelée, et alors se posera la vaine question des allocations aux femmes et aux enfants. Et un M. P., le capitaine Clive, demande l'enrôlement des hommes jusqu'à quarante-cinq ans, ce qui donnerait au pays au moins 6 millions de soldats en octobre prochain.

Collingham.

## TRIBUNAUX

### La responsabilité du propriétaire

Dans la nuit du 27 au 28 novembre 1910, les époux Curti et leur fille subissaient un commencement d'asphyxie par intoxication d'oxyde de carbone. Mme Curti et sa fille se rétablirent assez rapidement, mais M. Curti succomba à l'hôpital. Une enquête fut ouverte, et l'expert commis par le Parquet établit que le locataire avait installé défectueusement dans son appartement un poêle à combustion lente. M. Curti avait laissé autour de la buse un interstice d'un centimètre. L'expert révéla, en outre, que dans cet immeuble, vieux de plus d'un siècle, il n'existait qu'un seul conduit de tirage pour deux cheminées, les ordonnances de police prises postérieurement n'ayant pas d'effet rétroactif.

Mme veuve Curti actionna son propriétaire, M. Callon, en dommages-intérêts, devant le tribunal civil. Déboutée, elle fit appel du jugement, et l'affaire revenait, hier, devant la Cour, qui a infirmé le jugement de première instance et a fixé à 10.000 francs l'indemnité que M. Callon devra verser à M. Curti, pour n'avoir pas avisé ses locataires de l'état défectueux des cheminées de son immeuble.

### Electrocuté dans un tramway

Le 7 avril 1915, le lieutenant Despierres, descendant du tramway « Louvre-Versailles », à la hauteur du Grand Palais, ressentit une forte commotion électrique au contact de la barre d'appui séparant la plate-forme des places assises. Il dut recevoir des soins à l'infirmerie du Grand Palais et ne put rentrer chez lui que le lendemain. Il réclamait, hier, devant la quatrième chambre civile, 5.000 francs de dommages-intérêts à la Compagnie des omnibus. Au nom de cette dernière, M. Duroyaume répondit qu'il s'agissait d'un phénomène dont les causes ne pouvaient s'expliquer. Sans contester la responsabilité de la Compagnie, il discuta le chiffre des dommages.

Le tribunal a alloué à M. Despierres 500 francs à titre de dommages-intérêts.

### Un détenu oublié au Cherche-Midi

François Pelletier, du recrutement de Versailles, avait été convoqué au conseil de révision comme exempté. Ne sachant ni lire ni écrire, Pelletier ne s'était pas présenté et avait été déclaré « bon absent ». Il ne répondit pas davantage à une convocation d'incorporation et fut déclaré insoumis. Enfin découvert, il fut incorporé, bien qu'appartenant à la classe 1887. Une instruction fut ouverte contre lui, et, le 21 novembre, lors de l'ordre de mise en jugement, il fut écroué au Cherche-Midi où on l'oublia. Les gendarmes continuaient à le rechercher, et les rapports s'amoncelaient. Fort heureusement, un état récapitulatif des prisonniers du Cherche-Midi attira l'attention sur le détenu. Il comparait, hier, devant le premier conseil de guerre, qui, après plaidoirie de M<sup>e</sup> Duchesne, l'a acquitté.

### Une réouverture partielle du Louvre

Voici une nouvelle qui réjouira les artistes et les amateurs, et avec eux tous ceux qui avaient l'habitude d'aller chercher avant la guerre un refuge dans les domaines accueillants de l'art :

Soucieux de répondre dans la mesure du possible à un désir fréquemment exprimé par le public auquel le Louvre est fermé depuis de longs mois, par suite des hostilités, le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts vient de décider de procéder à une réouverture partielle de notre musée national et a pris à cet effet les mesures suivantes :

A partir du 1<sup>er</sup> mars prochain, les salles de la sculpture du Moyen Age et de la Renaissance (France et Italie) et les salles de la sculpture moderne (dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles), qui prennent leur accès dans la cour du vieux Louvre, seront ouvertes au public tous les jours, à l'exception du lundi, et sans interruption, de 11 heures à 16 heures.

### Les pirates en Méditerranée

MARSEILLE. — Un vapeur, qu'on suppose être le *Westoorby*, a été torpillé dans des circonstances encore inconnues. Le vapeur *Treverbry* a recueilli un canot avec quinze hommes ; un autre canot a été recueilli par un vapeur inconnu.

D'après les renseignements fournis par l'équipage du *Treverbry*, qui a recueilli les rescapés du *Westoorby*, un homme de ce vapeur aurait été coupé en deux par un obus.

Le paquebot *Ville-de-Madrid*, de la Compagnie Générale Transatlantique, est arrivé cette nuit à Marseille. Ce vapeur a essuyé deux coups de canon tirés par un sous-marin ennemi. La *Ville-de-Madrid*, forçant ses feux, a pu échapper par sa vitesse à la poursuite du sous-marin.

Il est arrivé à Marseille sans aucune avarie. Le bruit avait couru que le paquebot *Duc-d'Aumale*, de la même Compagnie, avait été torpillé par un sous-marin. Il n'en est rien, ce vapeur est arrivé hier matin à Bizerte.

## UN CONSEIL

## N'envoyez pas aux soldats de langoustes à la mayonnaise

Les « petits paquets postaux » ne pesant pas plus d'un kilogramme ont été « mobilisés ». Avant la guerre, ils étaient réservés aux échantillons. Aujourd'hui, ils apportent aux poilus linge, tabac, friandises... C'est dire s'ils se sont multipliés !

Que deviennent les paquets postaux une fois déposés au guichet ? Comment certains peuvent-ils se perdre ?

Le Bureau central militaire les centralise à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, dans un bâtiment en construction sur l'emplacement de l'ancien Conservatoire. Les paquets postaux y arrivent, enfermés dans des sacs. On compte une moyenne de 7.000 sacs par jour... non férié. Lors des fêtes, les sacs affluent par 15.000. Une avalanche ! Cinq cent cinquante gaillards, divisés en trois brigades, sont là pour la déblayer.

Grâce à l'aimable autorisation de l'autorité militaire, j'ai pu pénétrer dans la salle où l'on trie les paquets postaux.

Premier tri dans un vaste casier. Les paquets sont groupés ensemble, vingt secteurs par vingt secteurs, puis embarqués dans de grandes corbeilles munies de roues.

Deuxième tri, secteur par secteur, dans des sacs maintenus ouverts sur des tringles.

Aussitôt fermés, étiquetés, ces sacs définitifs repartent en voiture. Ils rouleront tout à l'heure dans un train... Les voilà en route vers les gares régulières, vers le front...

Le Bureau central militaire fait donc bonne et rapide besogne... Qui donc rendre responsable des paquets postaux qui s'égareront ? Le fait est rare ; néanmoins, il se produit.

Eh bien ! le public doit s'en prendre au public ! On relève, sur des paquets postaux, des adresses comme celles-ci : « Un tel... 19<sup>e</sup> batterie », ou : « X..., secteur postal 45 ». Allez trouver le destinataire !

Mais les adresses incomplètes ne sont pas seules à incriminer... Des employés du Bureau central ont pour unique fonction de refaire les emballages insuffisants. L'an dernier, à Pâques, il y eut, paraît-il, omelette générale dans les paquets postaux. Les mairaines envoyaient gentiment à leurs fileuls des œufs frais... sans autre protection qu'un carton mince.

Le désastre devient irréparable lorsque le contenu du paquet mouille, poisse ou déchire la fragile enveloppe, au point d'effacer l'adresse. Ce « contenu » est souvent inattendu. Le poilu, en ouvrant le paquet, peut toujours se dire : « Qu'est-ce que je vais prendre ! »

Voici ce qu'on a trouvé dans des paquets détériorés liste « officielle » ; bordereaux à l'appui : ...Des escargots... vivants !

...Du livarot !

...Une langouste... à la sauce mayonnaise !

J'en passe, et des meilleurs.

Si des poilus « qui n'ont pas reçu leurs paquets postaux » lisent ces lignes, peut-être éprouveront-ils quelque regret ; mais ils ne manqueront pas d'être un peu émus quand même des gâteries que leur épouse — les mairaines sont moins imaginatives — inventa pour eux.

L'enfer n'est pas seul à être pavé de bonnes intentions.

Magd-Abril.

## Souscription à x Bons de la Défense nationale

Nous avons signalé récemment les avantages de la convention signée à Londres entre les ministres des Finances de France et d'Angleterre, assistés des gouverneurs de la Banque de France et de la Banque d'Angleterre.

Il résulte de cet arrangement que les détenteurs français de titres cotés sur le marché de Londres auront maintenant la possibilité de réaliser certaines valeurs.

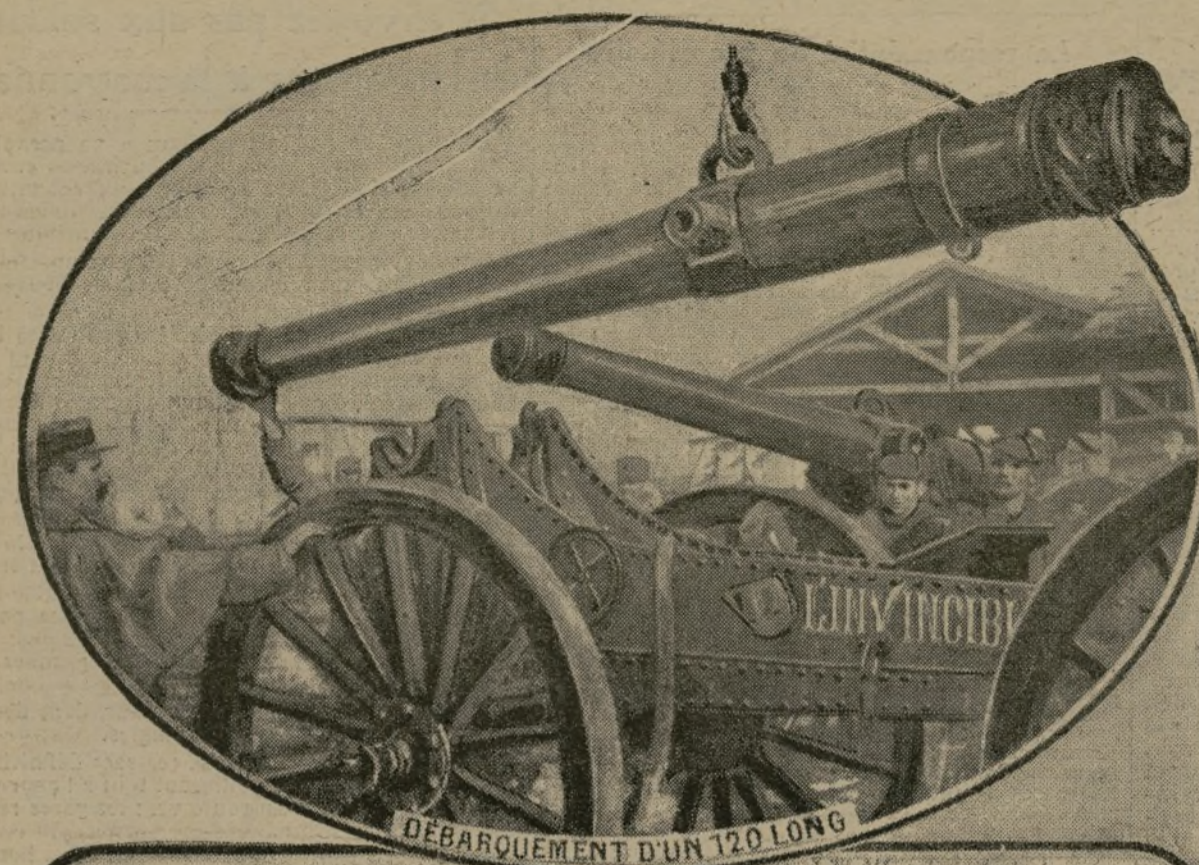
Le produit de ces ventes viendra s'ajouter, sur le marché des capitaux disponibles, au montant du premier coupon de notre rente 5 0/0 à l'échéance du 16 février.

Aux détenteurs de ces capitaux disponibles, nous signalons les Bons de la Défense nationale.

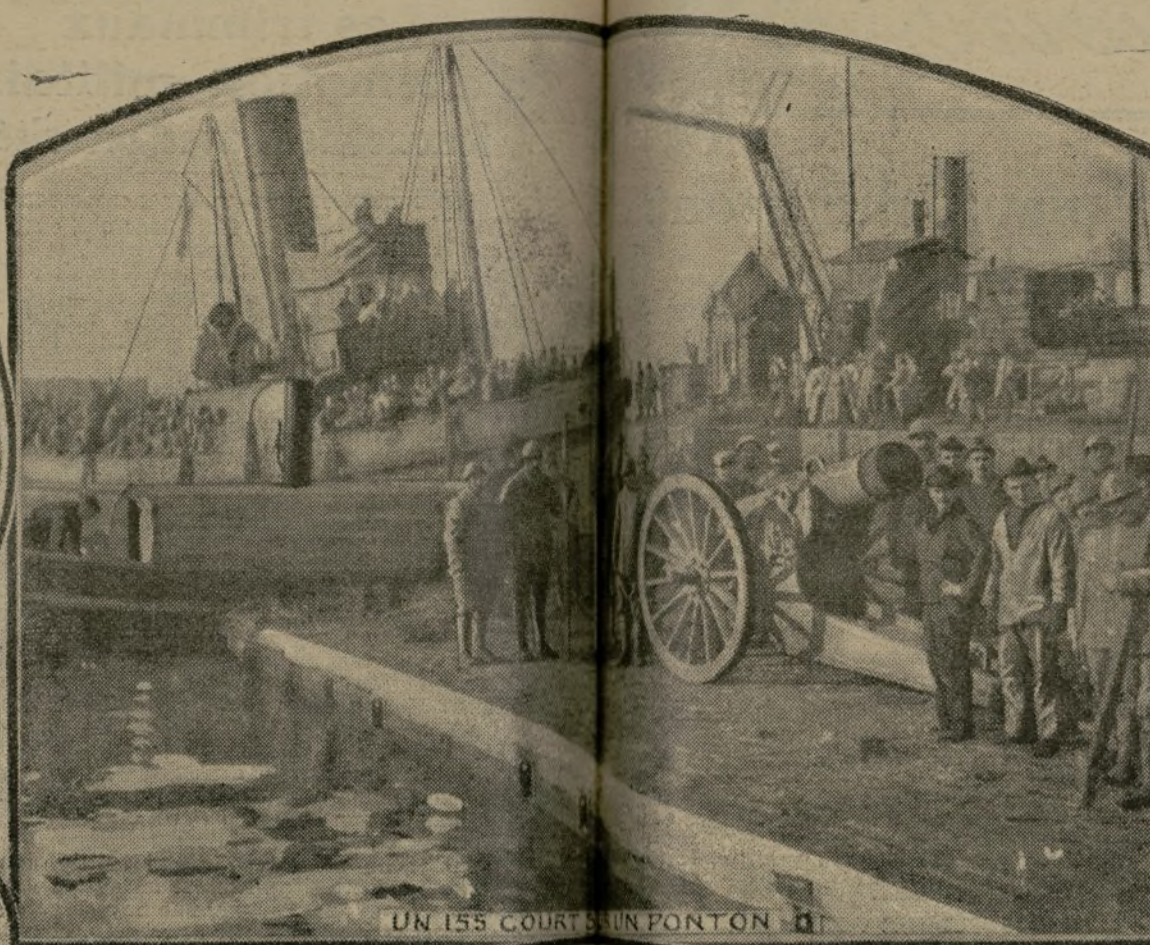
Ces bons donnent un intérêt attrayant et, en outre, ils offrent certains avantages. On les trouve en coupures de 100, 500, 1.000 francs, etc.

Ajoutons que les Bons de la Défense nationale sont à échéance de trois mois, six mois, un an, que le taux de l'intérêt payable d'avance est de 4 0/0 s'ils sont à l'échéance de trois mois et de 5 0/0 si leur date de remboursement est à une date ultérieure. Cet intérêt est payable net d'impôt.

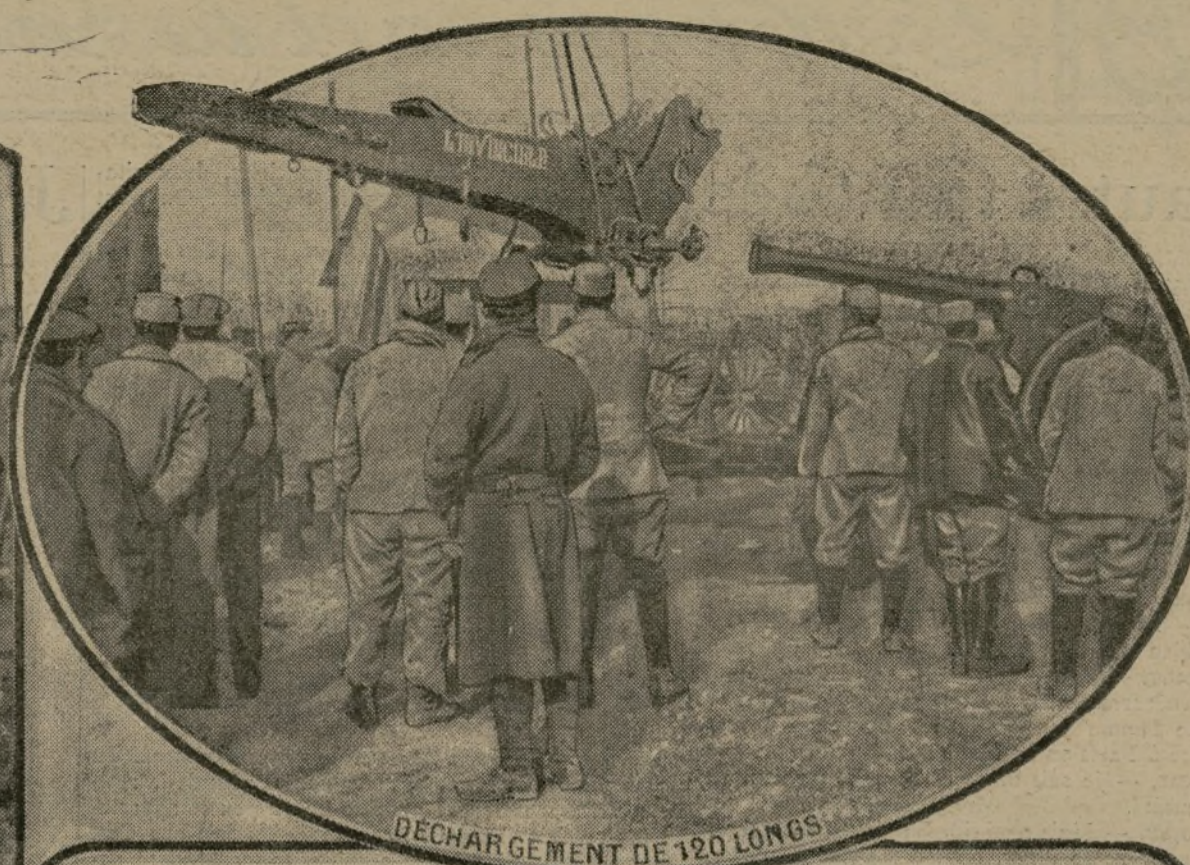
# Le mur d'acier se dresse de plus en plus autour de Salonique



DÉBARQUEMENT D'UN 120 LONG



UN 155 COURT SUR UN PONTON



DÉCHARGEMENT DE 120 LONGS



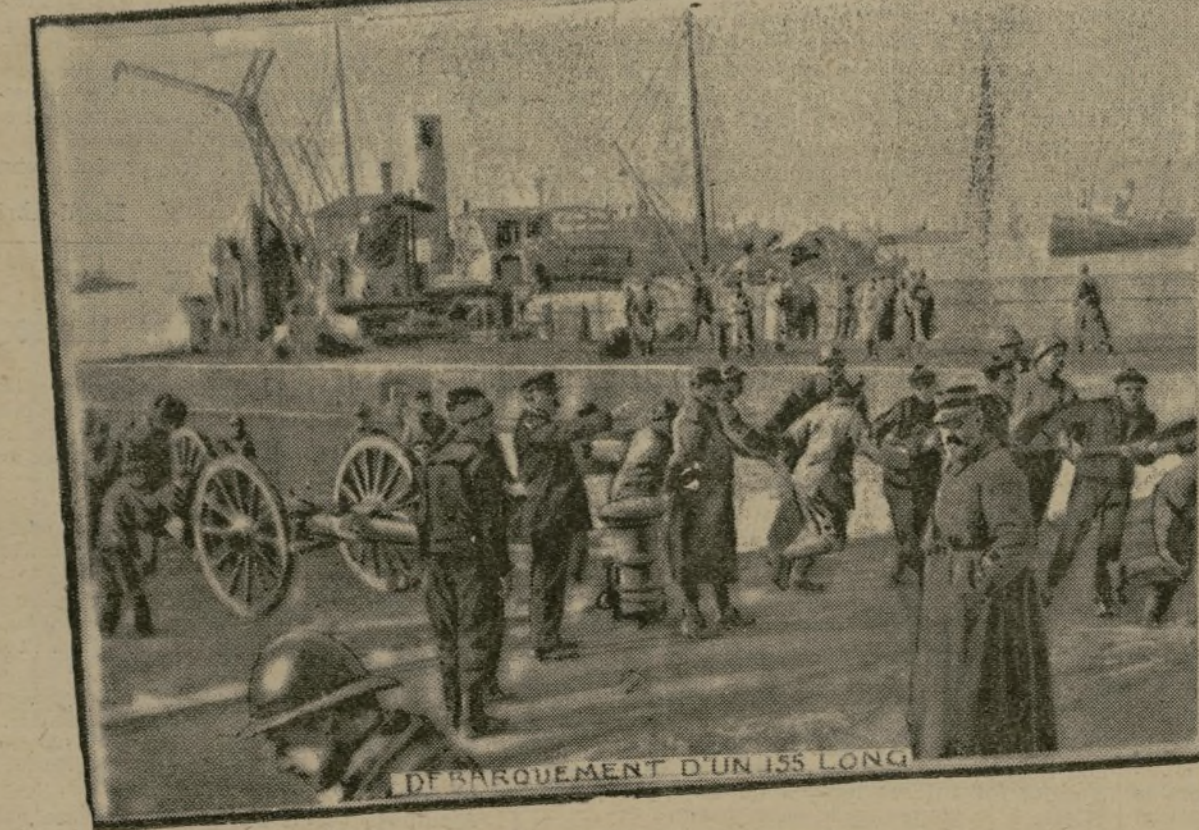
SUR LE VARDAR - PONT GARDE PAR UN ZOUAVE ET UN SOLDAT GREC



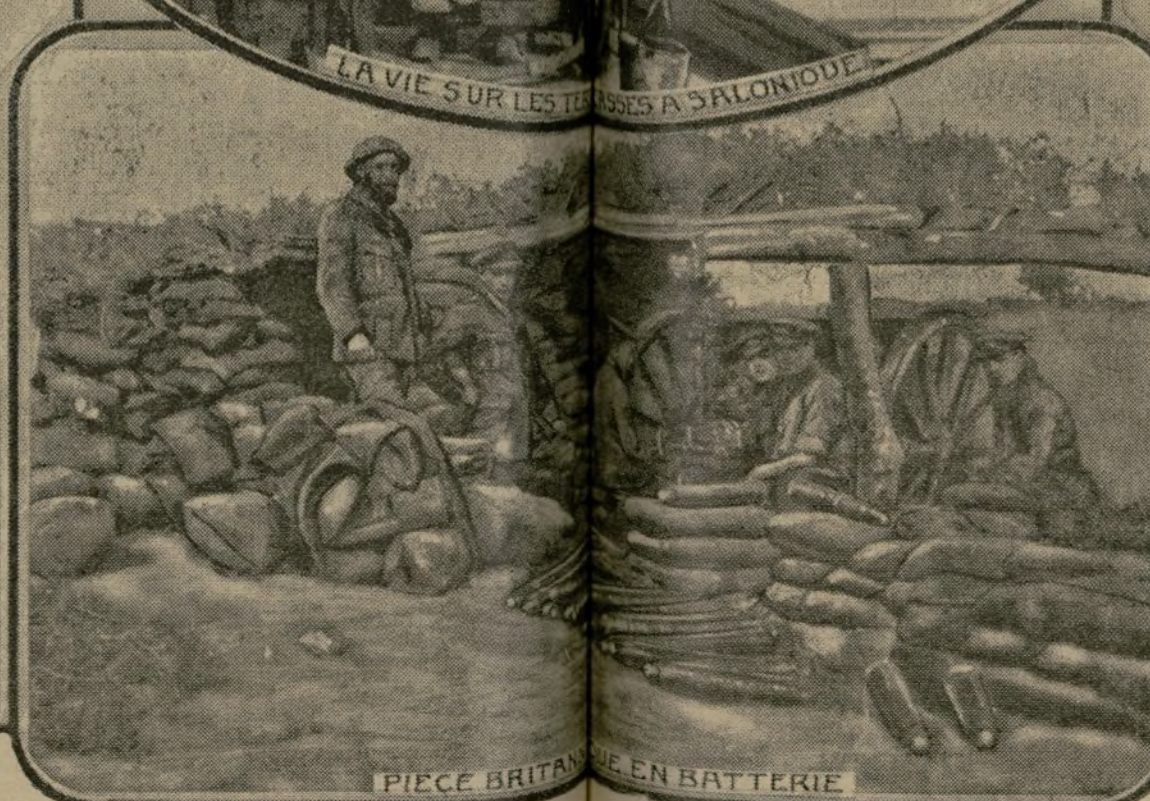
LA VIE SUR LES TERRASSES À SALONIQUE



CANOTS AUTOMOBILES SUR LE VARDAR



DÉBARQUEMENT D'UN 155 LONG



PIÈCE BRITANNIQUE EN BATTERIE



L'ARRIVÉE D'UNE GROSSE PIÈCE

L'organisation de la place-forte de Salonique comporte un « chapitre » particulièrement essentiel : celui de l'approvisionnement en pièces d'artillerie, dont le nombre ne sera jamais excessif. On fait en sorte que le mur d'acier soit renforcé avec une

telle énergie qu'il soit infranchissable quoi qu'il arrive. L'activité est générale à Salonique, mais le plus gros effort est actuellement fait pour renforcer d'unités et d'unités encore une défense déjà au-dessus de tout reproche.



# L'Humour et la Guerre



## L'autre tranchée

Personnages: LE POILU — SA FEMME — LE GÉRANT

La scène se passe dans un grand restaurant parisien très chic où le Poilu s'est fourvoyé au cours d'une permission. Sa tenue de front défraîchie, ses souliers couverts de la noble boue des tranchées, détonnent sensiblement dans le cadre luxueux de l'établissement, de même que la robe provinciale et simplette de sa compagne; mais, c'est la guerre! L'uniforme a droit d'entrée partout, d'ailleurs souvent ne cache-t-il pas d'opulents mobilisés?

Aussi les garçons bien stylés s'empresment-ils au-devant des nouveaux arrivés qu'ils installent confortablement à une table.

LE POILU (satisfait). — Ils sont vraiment gentils dans ce bistrot-là.

MADAME (qui regarde autour d'elle avec inquiétude). — Dis-donc, mon chéri, tu n'as pas peur que ce soit bien trop cher pour nous ici?... C'est si beau!

LE POILU. — Bah! on verra bien!... Et puis, quoi! on est en perime, s'p'a?... Et le jour où on retrouve sa petite femme qui, gentiment, est venue à votre rencontre à Paris on ne lésine pas.

MADAME. — Je sais bien que tu es le meilleur des maris, mais...

LE POILU. — Mais quoi?... S'il faut dépenser dix francs pour notre dîner, on les dépensera, na.

MADAME. — Dix francs! C'était le prix de notre dîner de nocé à Pithiviers.

LE POILU. — Oui, à l'hôtel de l'Alouette et de l'Univers... Si tu savais comme c'est agréable de pouvoir se rappeler tout ça avec toi, tous les deux



dans un chic endroit comme celui-ci qui a des tapis, de la lumière et où il fait chaud... où il y a même pas des rats.

MADAME (qui tient à son idée). — Certes! Mais je crains que ce soit encore plus cher ici qu'à l'Univers de Pithiviers.

LE POILU. — T'en fais pas, ma poulette... On n'est pas des bleus, on a 14 mois de front et on n'a plus peur des coups de fusil... même au restaurant.

(Arrive en saluant le gérant majestueux qui se dispose à prendre la commande).

LE GÉRANT. — Monsieur et Madame désirent des huitres... du caviar?

LE POILU (avec autorité). — Amenez la carte des opérations, qu'on étudie le boulot (il suit du doigt sur la carte et tape brusquement sur la table). De quoi?... cinq francs votre machin, votre... caviar, comme vous dites... merci, j'en veux pas, vous me donnerez des sardines à l'huile.

LE GÉRANT (sans sourciller). — Bien, monsieur!... Et pour continuer un joli caneton au sang?

LE POILU. — Ça peut coller... Combien cette bi-choche là?

LE GÉRANT. — Vingt francs.

LE POILU (indigné). — Hein!... T'es pas marteau, le cuistot? Vingt francs une portion!... Mais je nourris ma section pendant une journée entière avec 20 francs.



LE GÉRANT (qui, petit à petit, devient plus familier). — C'est que, mon ami, nous sommes ici une maison de premier ordre.

LE POILU (élevant graduellement la voix, pour la plus grande joie des voisins). — Ah ça,

mon vieux porte-bocaine... tu te figures par hasard que c'est pas fait pour nous les maisons de premier ordre? (Il se présente) Sergent Bodignan, plumas-

sier à Pithiviers... Un an de tranchées, deux citations, et Madame, son épouse légitime... On n'est pas de la crotte de bique, peut-être?

LE GÉRANT (un peu interloqué, mais bon enfant tout de même). — Ce n'était certes pas ce que je voulais dire, sergent, mais je vous avertis que les prix de la maison...

LE POILU (jetant noblement deux écus sur la ta-



ble). — Voilà deux thunes... Je paye d'avance... Tu vois que c'est pas ça qui me gêne, les prix de la maison?... Et maintenant grouille-toi un peu et apporte-nous un frichti soigné (Familier). Tu sais que c'est la première fois qu'on se revoit avec mon épouse, depuis la guerre.

Cette petite scène a attiré l'attention du patron de l'établissement qui, discrètement, s'est approché de son gérant et lui a glissé dans l'oreille l'ordre de servir à ce naïf et glorieux client tout ce qu'il désirerait pour ses dix francs.

Le repas très complet, arrosé de trois vins comme le dîner de nocés de Pithiviers, se passa donc sans autre incident.

LE POILU (ravi, en dégustant son café). — Eh bien, poulette... tu me croiras si tu veux, mais c'était encore meilleur qu'à l'Alouette.

LA DAME. — Et pas plus cher.

LE POILU. — Parbleu!... Il n'y a qu'à ne pas se laisser faire... comme à la tranchée. Tu as vu si je l'ai eu le gros avec son ventre et son plastron verni?... Décidément, notre capitaine avait raison... Du culot, il n'y a que ça!... Et tu sais, s'il avait continué à essayer de nous estamper... je rentrais dedans.

LA DAME (suppliante et admiratrice). — Donne-lui tout de même cinq sous d'étenne, mon chéri.

Jules Chancel.

## Jambes

Il y a quelques années, un critique américain affirmait qu'il y a entre les jambes et la littérature des rapports qu'on ne saurait méconnaître. De façon générale, les œuvres claires, énergiques, bien pesées, seraient dues à des gens ayant de bonnes jambes.

Quant aux éternels fatigués, aux anémiques à muscles mous rarement employés, ils ne produiraient qu'une « littérature invertébrée ». Tel n'aurait pas été le cas de M. Armand Fallières qui, en abattant ses douze kilomètres, chaque matin, émettait des policiers, des photographes et deux attachés de sa maison — s'il eût écrit.

Et cela m'amène à déplorer qu'à l'occasion de l'élection d'un chef d'Etat, alors que l'on ne nous fait grâce d'au un détail sur ses antécédents, son mobilier, ses préférences, etc., on ne songe pas à nous documenter, aussi peu que ce soit, sur ses jambes.

En ce moment, par exemple, voyez combien il serait intéressant pour nous de savoir si M. Wilson a de bonnes, de solides, enfin de jolies jambes.

Car, si l'écrit, M. Wilson. D'aucuns lui reprochent même de le faire beaucoup. Mais des nombreuses notes qu'il rédige avec une sage lenteur, qu'il expédie sans se presser, nous ne connaissons pas le texte intégral. Pas plus, hélas! que nous ne sommes fixés sur la structure exacte des jambes présidentielles.

C'est pourquoi on ne saurait trop conseiller aux reporters et photographes de l'avenir, de surveiller, dès leur avènement, les mollets au pouvoir. Car, si la théorie du critique américain n'est pas celle d'un fumiste, pour être rassurés sur l'amitié et le désintéressement de la grande République d'outre-mer, il nous suffirait d'avoir la certitude que le président des Etats-Unis a les jambes qu'il faut. — H. du T.

COMPTABILITE 53, rue de Rivoli, 53 PARIS PIGER

## Journaux du Front

### PETITES NOUVELLES

Du Canard du Boyau (74<sup>e</sup> infanterie. S. P. 93) : Le sol italien a de nouveau tremblé. On craint qu'il n'ait pris froid pendant un entracte au Théâtre de la Guerre.

— 0 —

Les Bouches du Rhône ont de fortes névralgies dentaires causées par un violent coup de mistral. Le Rhône lui-même est très épuisé par suite de ses pertes. Ne disait-on pas dernièrement qu'on allait procéder sous peu au plombage des Bouches du Rhône avec le Plomb du Cantal?

### TOUS AU DIABLE

De l'Echo des Gourbis (131<sup>e</sup> terr. de campagne. S. P. 54) :

Deux marchands boches se lamentent sur leur triste situation commerciale.

— Dans quels temps vivons-nous! fait l'un, je voudrais être au ciel.

A quoi, l'autre répond :

— Et moi, je voudrais être en enfer!

— Pourquoi donc?

— Eh bien! notre premier emprunt de guerre a filé au diable, le deuxième a filé au diable, le troisième emprunt de guerre va filer au diable; tout notre argent est en enfer. Il n'y a que là qu'on pourrait le retrouver.

### LE MEILLEUR AMER

Du 120 Court (Secteur postal 168) :

CHASSEURS (qui désirent offrir l'Apéritif aux Boches, flanquez-les dans le Citron un verre d'AMER THUME!

### COLLABORATION DE MUSICIENS

De l'Echo du Ravin (41<sup>e</sup> bataillon de chasseurs) : Les musiciens du bataillon, apprenant que l'on avait besoin de claires pour les boyaux, ont, d'un élan remarquable, apporté toutes les claires de sol dont ils disposaient. Ce geste, qui ne manque pas de portée, sera, croyons-nous, apprécié en haut lieu.

### FABLE-EXPRESS

De la Première Ligne :

Ayant été privé de crème,

Un poilu, de singe dina.

Moralité!

Quand on n'a pas ce que l'on aime,

Il faut aimer ce que l'on a.

### LES DONNEURS DE TUYAUX

De l'Echo des Tranchées :

Les donneurs de renseignements en campagne sont de diverses sortes.

Tantôt c'est un cycliste, couvert de sueur, échaoussé, vibrant encore de la course, qui vous crie : « Ça y est, Lille est repris! » et qui repart, frénetique, colporter l'information sensationnelle et inexacte.

Ou c'est un sergent correct, réservé, homme du monde, qui vous assure : « Quelqu'un de très haut placé... Je ne peux pas dire qui, a affirmé à quelqu'un qui m'a fait promettre d'être discret... que la guerre serait finie avant le milieu de février. Vous lirez du nouveau, demain... Chut! »

Il y a aussi l'automobiliste qui a saisi une conversation entre grandes autorités : « Joffre, Joffre lui-même, a affirmé que... » et à l'oreille il achève la confidence.

N'oublions pas l'artilleur éternel d'avoir fait « du beau travail » et qui annonce que pas un Allemand n'est resté vivant dans les tranchées canonnières. Les Boches sont en retraite sûrement.

Parfois, c'est un officier qui a rencontré un ancien collègue, attaché à un état-major : « Vous savez, c'est fait!... On embarque après-demain! Nous allons en Egypte. »

Si l'infirmerie a su quelque chose par un blessé, questionné au passage, le cuisinier n'a pas moins appris par les conducteurs du train de ravitaillement. Chacun amplifie la révélation qu'il apporte. Elle s'insinue, va, court, grandit, prospère, éclate.

Passé le porteur de journaux. On se précipite pour avoir la confirmation des nouvelles merveilleuses. On interroge avidement le communiqué. Et on lit :

« Le brouillard a rendu impossible toute action. De la Lys à l'Alsace, rien à signaler. »

Fruit laxatif contre  
**CONSTIPATION**  
Embarras gastrique et intestinal

**TAMAR INDIEN GRILLON**

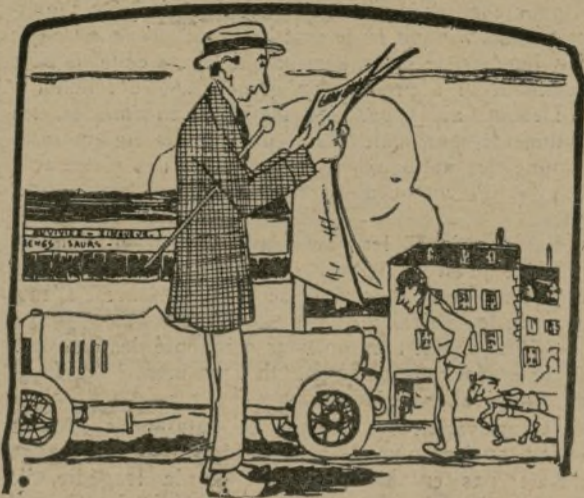
13, rue Pavée, Paris

Se trouve dans toutes les Pharmacies

# L'Humour et la Guerre



— Eitel m'envoie de France cette jolie pendule.  
— Mais elle ne marche pas???  
— Hélas, le pauvre enfant n'a pas vu qu'elle était « Made in Germany ». (Emm. Huard.)



## ENCORE LA CENSURE

— C'est dégoûtant! Ils m'ont encore coupé 20 lignes à 4 sous!...

(Hervé Braille.)



— Très coquet et très pratique, madame, si un zeppelin est signalé, avec un vêtement comme celui-là, vous êtes prête en cas d'alarme... (Léo Lechevallier.)



## L'ECLIPSE D'ERZEROUM

(Boudilnik : Pétrograd.)



## PSYCHOLOGIE

— Vous autres, les Boches, vous nous passez la main dans le dos par devant et puis, par derrière, vous nous crachez dans la figure...

(harm.)



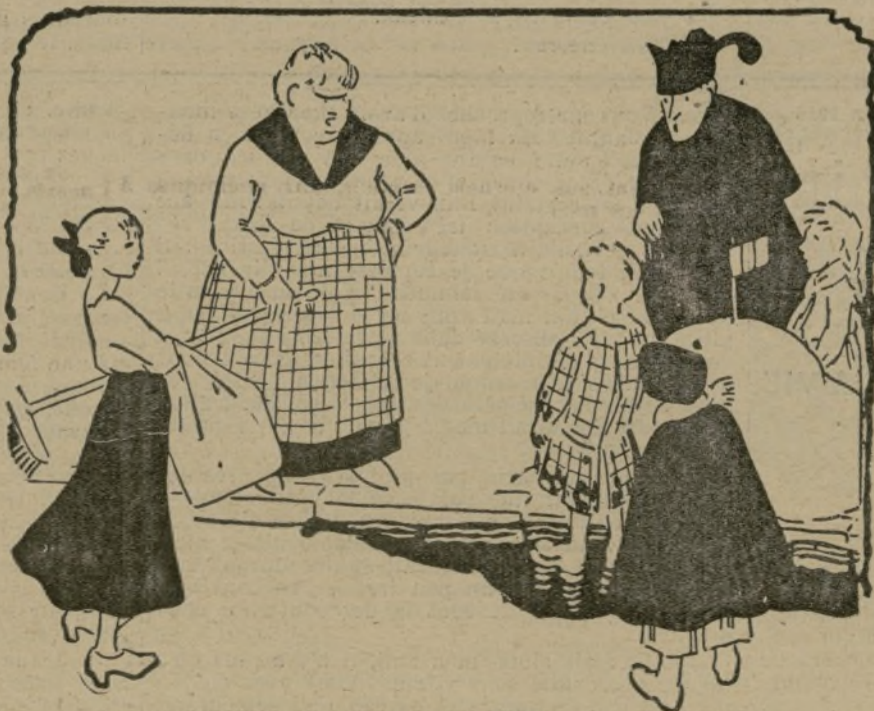
Le Klown Prince. — Mais papa, je croyais que vous faisiez la chasse aux lions et aux ours... (Life : New-York.)



## LA CRISE DU PAPIER RESOLUE

Article unique du projet de loi. — Dame Anastasie découpera les articles censurés par elle dans les journaux. L'économie de papier ainsi réalisée suffira à conjurer la crise.

(Pierre Portelet.)



## GARE LA RACLEE!

— C'est nous qu'on est les poilus dans les tranchées inondées.

(Léo Lechevallier.)



## DANS VINGT ANS

— C'est en 1916 que tu es devenu riche?  
— Non, c'est après...  
— Ce n'est donc qu'après que tu es devenu marchand de comestibles?

(Charles Léopold.)

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Madame Timoré

Mme Timoré, belliqueuse rentière dont les idées sont de quelque quarante ans en retard, vit avec sa fille Clarisse, jeune personne qui se serait bien gardée d'inventer la poudre, chez son frère, le colonel en retraite Rondot. La guerre survient pour susciter des discussions familiales. La servante, Victoire, ne manque pas de donner, à tout propos, son opinion. Mme Timoré a fait partie d'une ambulance, d'une ambulance sans blessés. Au moment de la panique de septembre 1914, elle a entraîné ses proches en province. Victoire n'a pas voulu les suivre. Après cinq jours de chemin de fer, la famille est revenue à son point de départ.

## VIII

L'ambulance était sens dessus dessous. Une voiture de la Croix-Rouge venait de déposer devant l'immeuble six blessés légers, dont un sous-lieutenant. Tout le personnel avait dégringolé l'escalier pour leur offrir un bras secourable. Seule, la dame gestionnaire attendait, son porte-plume à la main, de signer les fiches de réception, tandis que le docteur, ému, discutait avec les brancardiers, d'ailleurs inutiles.

Loin de geindre, ces blessés semblaient contents. Ils avaient fait leur devoir proprement, un petit pruneau était tombé, ils allaient se laver, dormir, se reposer. Les écorniflures que leur avaient faites des éclats de 77 équivalaient pour eux à de courtes vacances. Les cris, les soupirs des infirmières accourues leur paraissaient comiques.

— T'en fais pas, va, la petite mère ! conseilla un jeune marsouin à Mme Timoré, plus particulièrement bouleversée. On est costaud quand même.

L'ange, un peu obèse, du dévouement rappela à l'ordre le gamin trop familier.

— D'abord, pourquoi me tutoies-tu ?

— Excusez-moi, madame, mais vous avez une si bonne figure ! Avec vous, on se sent tout de suite à l'aise.

— Monte voir là-haut si j'y suis, ordonna l'infirmière. Nous reprendrons cette conversation.

Sœur d'officier supérieur, elle était décidée à adopter le gradé. Ne lui revenait-il pas de droit ? Toutes ces dames étaient charmantes, soit, mais, en temps de guerre, la hiérarchie s'impose. Mme Timoré était la doyenne d'âge ; elle estimait aussi être l'élément décoratif de la maison.

Devant la gestionnaire, elle exposa ses théories :

— Vous n'allez pas confier l'officier à une dame trop coquette ou trop jeune, ce serait imprudent ; non plus qu'à une personne insoucieuse des usages du monde, ce qui serait incorrect. Aux hommes, je parle sec, c'est un principe ; mais un gradé exige du style, de la tenue. Croyez-moi, laissez-moi celui-ci, vous n'aurez pas à vous en plaindre.

La gestionnaire acquiesça. Aussitôt, Mme Timoré eut des jalouses. On chuchotait :

— C'est une injustice.

— Cette grosse roublarde nous met dans sa poche. — Mesdames, écoutez-moi, intervint le docteur, pas de cabale. Que chacune de vous accomplisse son devoir. La tâche terminée, j'ai comme une vague idée que le 420 n'aura pas fini de nous faire rire.

— Le 420 ?

— Dame, la mère Timoré !

On commençait à s'amuser. Ce docteur était décidément un joyeux drille. Ferait-il des vers ou n'en ferait-il pas ? Remisera-t-il sa lyre ou l'accorderait-il pour chanter la gloire des hospitalisés ? On l'ignorait. Mais il avait eu le mot heureux qui va au cœur des femmes, le mot heureux qui blesse celle qu'elles commencent à prendre en grippe. On le félicita.

Debout, aidés par les blanches infirmières, les hommes commençaient à se dévêtir. Ils étaient sales comme des animaux baugés, boueux des pieds à la tête, et ils annonçaient tranquillement leurs parasites.

Pansés dans les ambulances d'évacuation, ils priaient qu'on les délivrât de leurs haillons et de leur crasse avant de s'occuper de leurs blessures. L'eau, surtout, les attirait.

— Oui, disait l'un, on vous a raconté des histoires de bains-douches au front. Oh ! ma mère ! Au front de Bougival, sans doute.

Ils arrivaient des champs de bataille de l'Artois et en avaient vu de rudes ; cependant leur gaité n'était pas entamée. Sortant de la tragédie, ils étaient disposés à ne voir que comédies-bouffes, et une dondon du calibre de Mme Timoré excitait leur verve.

— Mince ! chuchotait l'un, elle n'a pas dû jeûner en nourrice !

— Dis donc, toi, répliquait un autre, si tu avais à la transporter en cas de bombardement, est-ce que tu ferais deux voyages ?

Mme Timoré n'entendait pas. Elle s'était emparée du sous-lieutenant et, dans ses bras robustes et contre sa poitrine proéminente, il avait l'air d'un petit garçon. Certes, celui-là n'avait pas envie de plaisanter, le ton de son infirmière ne l'y invitait pas. Ne venait-il pas de remarquer qu'emportée par son sacerdoce et sa soif des convenances, elle lui parlait à la troisième personne !

— Monsieur le lieutenant me permet-il de le débarrasser moi-même de ses chaussettes ?

Apparemment, cette obséquieuse personne tournait à la folie. Le sous-lieutenant, qui n'avait encore eu peur de rien, commençait à ne pas être rassuré.

— Si j'ai échappé aux Boches pour tomber dans les pattes d'une loufouque, mon affaire est claire, pensait-il.

Le médecin-poète se montra à propos pour calmer son angoisse. L'officier pria Mme Timoré de s'éloigner :

— Il est des aveux délicats que, seuls, les détenteurs de secrets professionnels peuvent entendre.

Et il appela l'homme de science.

— Dites-moi, docteur, qui est cette dame ?

— Tout ce qu'il y a de mieux.

— Quoi encore ?

père... Vous me reprochez d'avoir cherché à mondaniser Janine ? Eh bien ! après ? Je ne m'en défends pas ! Cette enfant nous est arrivée dans une crise de sentimentalité mystique qui m'a effrayé, c'est certain ! Elle vivait depuis huit ans dans une conception très fautive de l'existence saine et normale à laquelle elle était destinée. Il était bien temps que je reprisse ma fille, allez ! La tâche n'a pas été commode, d'ailleurs, vous le savez, ou plutôt, non ! vous ne le savez pas ! Vous vivez toujours absorbé dans votre bibliothèque, et vous ignorez complètement ce qui se passe autour de vous... voilà pourquoi je m'étonne, ce soir, de vous voir vous mêler à des questions d'éducation et prendre des airs timorés parce que cette enfant a été au ball !

— Je ne vous cache pas qu'il m'a paru très déçu de la voir une partie de la nuit en tête à tête avec ce fétard de Markinsen. J'ai tout d'abord cru à un amusement de cet aimable blasé ; mais quand j'ai vu qu'il accaparait Janine durant tout un cotillon j'ai été un peu irrité, j'en conviens ! Que voulez-vous ! Ce sont là des coutumes choquantes.

— Ah ! mais alors, mon ami, il n'y a plus qu'à mettre votre fille sous vitrine. Vous avez été un mari un peu lointain, très agréable au demeurant, allez-vous faire un père jaloux ?

Et M. de Bray, avec un sourire triste :

— Un mari lointain ? C'est peut-être vous qui l'avez voulu ainsi, Jacqueline. Vous étiez d'ailleurs une femme de raison et de sagesse... mais Janine est une créature étrange, vous n'êtes pas sans vous en apercevoir ! Elle n'a rien de vous, ni de moi non plus. A qui ressemble-t-elle ? De qui tient-elle ?

— Vous me le demandez, mon pauvre ami ! Mais elle est tout le portrait de votre mère ! Elle a sa grâce, la finesse de ses traits, sa physionomie pi-

— Fièvre de sa naissance, à cheval sur les principes, accrochée à son quant-à-soi, cramponnée à la bienséance.

— Ciel ! s'écria l'officier, serait-elle quelque souveraine déchuée ?... Mais alors, pourquoi me parlez-elle à la troisième personne ?

Le docteur se voulut grandiloquent.

— Toute femme est une impératrice, tout cœur compatissant a droit à une couronne de roses, tout être qui assiste la souffrance mérite le royaume des cieux.

Plus délibérément il ajouta :

— Au reste, si celle-là vous embête, vous n'avez qu'à l'envoyer coucher.

Jeanne Landra.

## LA FOIRE D'ÉCHANTILLONS DE LYON

## LES FACILITÉS DE TRANSPORT ET DE VOYAGE

Le Comité d'organisation a le plaisir de faire connaître aux participants et aux acheteurs désireux de se rendre à Lyon, à l'occasion de la Foire d'Echantillons, qui se tiendra dans cette ville, du 1<sup>er</sup> au 15 mars prochain, qu'il a obtenu de la Compagnie P.-L.-M. les facilités de transport et de voyage ci-après :

## TRANSPORT DES PRODUITS ET OBJETS DIVERS DES VENDEURS

Application des tarifs G. V. n° 19 et P. V. n° 29, prévoyant la perception des taxes entières à l'aller et la gratuité pour le retour.

## TRANSPORT DES VOYAGEURS

1<sup>o</sup> *Vendeurs*. — La validité des coupons de retour des billets d'aller et retour, délivrés pour Lyon, du vendredi 25 février inclus au dimanche 5 mars inclus, sera prolongée jusqu'au lundi 27 mars inclus, pour les participants munis de leur carte de vendeurs (les gares de Lyon délivreront à ces derniers, avant leur voyage de retour, une autorisation spéciale).

2<sup>o</sup> *Acheteurs et visiteurs*. — La validité des billets d'aller et retour pour Lyon, délivrés du 28 février au 10 mars, sera augmentée de dix jours (y compris les dimanches et jours fériés).

Les voyageurs passant par Lyon, munis de billets simples ou d'aller et retour, bénéficieront du doublement des arrêts auxquels ils ont droit normalement.

Ce programme de facilités accordées par la Compagnie P.-L.-M. aux participants et aux acheteurs et visiteurs est soumis à l'approbation des autres réseaux qui ont, d'ailleurs, déjà accepté l'application des tarifs spéciaux prévus plus haut pour le transport des échantillons.

Telles sont les concessions que le Comité a pu obtenir, concessions compatibles avec les exigences de l'exploitation actuelle des réseaux.

Nul doute que des facilités plus grandes seront concédées par les Compagnies pour les foires futures, lorsque l'état de guerre actuel aura pris fin.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 27 FÉVRIER 1916

## L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

## LE COUVEN -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

## IX

— Eh ! mon Dieu ! Je n'ose, car je ne crains rien tant que de vous déplaître, Jacqueline. Vous le savez bien ! Je suis effrayé, permettez-moi de vous le dire, de voir comment vous concevez la vie nouvelle de votre fille. Oui ! Une crainte, une terreur vous a guidée dès son retour, et toute votre volonté de femme a tendu vers ce but : enlever à Janine ses velléités de vocation religieuse, lui faire connaître le monde, la séduire par ses charmes, l'exposer même à ses dangers...

— Mon cher, vous parlez comme un directeur de conscience ! Je ne vous connaissais pas sous ce jour ! Vous voilà éducateur, maintenant ? Vous avez pris si peu le temps d'être un mari que je me demande où vous trouveriez les loisirs d'être

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Bons de Lettres.

Ayuntamiento de Madrid

# En feuilletant les Revues

M. Léon Maccas, docteur en droit de l'université d'Athènes, publie dans le *Correspondant* un article bien documenté sur l'Alliance gréco-serbe.

En voici la conclusion :

Le traité gréco-serbe n'était donc pas, comme l'a si judicieusement observé M. Vesnitch, une simple combinaison politique. Il était l'expression exacte des intérêts gréco-serbes communs. Pour emprunter une phrase de sir Edward Grey, « la Serbie et la Grèce devront à la longue rester debout ou tomber ensemble ». M. Venizelos, sachant dans quelles circonstances et pour quelles raisons il a signé, en 1913, comme je l'ai déjà indiqué, l'alliance avec la Serbie, a lumineusement expliqué au Parlement hellénique la solidarité des intérêts gréco-serbes :

« Je supposerais, a-t-il dit, que le traité n'existe pas et je dirai : Peut-on douter même un instant que la base de notre politique étrangère doive être le maintien à tout prix de l'équilibre établi par le traité de Bucarest ? Pouvons-nous permettre l'écrasement de la Serbie par la Bulgarie qui prendra ainsi une place prépondérante dans les Balkans ? Nous savons que la Bulgarie dirige surtout ses revendications vers nos frontières, parce que nos contrées de Macédoine sont plus riches que celles des autres peuples des Balkans. Je le demande donc : quand nous avons un pareil voisin, pouvons-nous croire que la guerre avec lui peut être évitée ? Poser la question, c'est la résoudre. Par conséquent, devons-nous attendre que la Serbie soit écrasée pour que notre principal rival puisse nous écraser à notre tour lorsque nous nous trouverons sans alliés, sans amis ? »

M. Venizelos n'a pas été écouté. La Grèce a compromis son honneur et a perdu une brillante occasion de réaliser ses aspirations et ses desirs nationaux, en acceptant la Thrace bulgare, le vilayet de Smyrne et l'île de Chypre que l'Entente lui avait promise comme prix de son intervention aux côtés de la Serbie. Au lieu de ces admirables bénéfices qu'elle aurait recueillis en faisant son devoir d'alliée des Serbes, elle a dû tolérer, pour avoir manqué à ses engagements, l'installation des Bulgares à Doiran, à Guevgéli et à Monastir.

La possession par la Bulgarie de ces trois points stratégiques était de tout temps appréhendée par les Grecs et considérée comme une menace des plus sérieuses pour les territoires macédoniens qu'ils occupent. C'est pourquoi, en ce qui concerne Doiran et Guevgéli, M. Venizelos avait, comme je l'ai déjà observé, exigé de la Serbie, au mois d'août dernier qu'au cas où une partie des territoires de celle-ci reviendrait à la Bulgarie, la région de ces deux localités fût attribuée à la Grèce. C'est pourquoi, d'un autre côté, relativement à la région de Monastir, le gouvernement hellénique tenait à ce qu'elle demeurât toujours serbe, sauf au cas où la Grèce et la Serbie acquerraient des frontières communes en Albanie. Mais aujourd'hui M. Radoslavoff, — oubliant qu'il y a deux mois il proclamait que la Bulgarie respecterait les vœux de la Grèce sur Doiran et sur Guevgéli, oubliant aussi qu'au mois d'octobre dernier l'Allemagne promettait couramment à la Grèce la possession de Monastir, — déclare avec assurance : « Tout ce que nous avons conquis (donc Guevgéli, Doiran et Monastir, en plus des autres conquêtes) est à nous ; j'ai des raisons suffisantes pour l'affirmer. »

La menace que la Bulgarie, détentrice de ces régions, constitue pour la Grèce ; les dangers que court l'intégrité territoriale hellénique, à cause du grand danger qu'il y a, ainsi que je l'ai exposé, que les îles de l'Archipel, Cavalla et Salonique tombent entre les mains des ennemis séculaires de l'hellénisme ; la ruine des aspirations nationales grecques ; plus de 100 millions de dépenses improductives pour la mobilisation ; l'hon-

neur hellénique compromis et aussi de précieuses amitiés : voilà le bilan des calamités que la méconnaissance par la Grèce du traité gréco-serbe lui a values.

L'alliance entre la Grèce et la Serbie n'a cependant pas cessé d'exister, au moins nominativement ; les dépêches récemment échangées entre les souverains des deux pays et l'arrivée du roi Pierre à la station thermale grecque d'Aedipsos en font foi. Cependant la base morale de l'alliance, qui est fondée comme toutes les unions politiques sur la confiance mutuelle entre alliés, est ébranlée. Quant à la base politique qui est constituée par la communauté des intérêts, elle a été, de son côté, gravement ébranlée, puisque l'existence de cette communauté fut méconnue par quelques dirigeants de la Grèce. Dans le tourbillon de la guerre européenne et si jamais la Grèce est ramenée au bon et droit chemin, peut-être cette communauté d'intérêts, issue de l'enchaînement logique des conditions historiques et géographiques dans lesquelles les deux pays se sont développés ces dernières années, sera-t-elle à nouveau reconnue par tout le monde, même par ceux qui l'ont niée, inspirera-t-elle leurs actes et rendra-t-elle la vie à l'alliance gréco-serbe qui, en ce cas, s'affirmera à la veille de la revanche triomphale que la Serbie obtiendra sur les envahisseurs et les spoliateurs de son territoire.

\*\*\*

Dans la *Grande Revue*, M. J.-M. Comte étudie dans quel sens sont légitimes les comparaisons entre cette guerre et d'autres événements historiques. Il dit, entre autres choses :

Si l'on se sert du passé pour éclairer le présent, et aussi — car enfin la France a vécu avant notre heure, et dans les mêmes angoisses, — si l'on se sert du présent pour comprendre et aimer mieux le passé, c'est bien légitime. L'historien, et même tous ceux qui sont un peu instruits de l'histoire de leur pays ou des pays voisins, se trouvent dans la situation d'une vieille personne devant un homme qu'elle a vu naître, grandir, agir. Ils peuvent rapprocher, inférer, suivre des traces. Les peuples aussi changent à peine, surtout en surface, et, par accès, les fonds restent toujours pareils à lui-même. Les témoignages laissés par l'art indiquent dans les types nationaux, de siècle en siècle, une similitude physique qui est le signe et l'affirmation d'une ressemblance intérieure égale, et nous en trouvons la preuve dans les événements. C'est cette identité d'un peuple à travers sa longue histoire, avec les changements de détail imposés par les circonstances, ou plutôt avec les ombres et les lumières que font jouer sur la face d'un peuple les circonstances changeantes, que nous avons le droit de saisir, et qui seule peut nous donner, tour à tour, des espérances ou des craintes. Un peuple, comme un homme, tire de soi-même sa destinée ; la France est, au sens le plus étendu, responsable de 1914-1915, comme de 1870, comme de 1795, comme de toutes ses victoires et de toutes ses défaites. A toutes ses victoires, à toutes ses défaites, elle apporte toujours la même âme. Par exemple, on voit toujours chez nous quelques hommes d'action, un, deux à la fois, organisateurs, administrateurs, tantôt pleins de talent, tantôt pleins de génie, dominer l'incapacité administrative de la nation. La France centralisée si tôt, ayant en elle un désir, et un sens, si extraordinaires, de cohésion, de construction, n'a pour ainsi dire jamais été administrée proprement : intelligence éblouissante des ensembles, imperfection constante de l'application. C'est difficile partout de faire passer une théorie dans les faits, de réaliser un projet, mais certainement chez nous plus qu'ailleurs ; nous avons une certaine apathie devant l'effort pratique et détaillé, parce que nous sommes trop satisfaits d'esprit et de cœur par les belles constructions idéales.

étiez fort belle, hier ! Votre lointain mari s'est plu à le remarquer, fit monsieur de Bray en baissant la main que lui tendait sa femme.

— Allons, Charles, vous êtes charmant, ce soir ! Voilà que le vieux rat s'apprivoise ! Cela vous fera grand bien de retourner dans le monde... Et puis... laissez-moi faire, croyez-moi ! Nous avons si bien vécu en paix jusqu'à cette heure !

Oui, ils avaient vécu en paix, songeait M. de Bray demeuré seul auprès du foyer qu'il laissait distrairement s'éteindre. En paix, c'était vrai ! Mais sans joie, sans bonheur intime.

Ses livres que, pour un peu plus, on se serait indigné de lui voir abandonner, il s'était réfugié près d'eux, en leur demandant de le consoler de la solitude de son cœur.

Et il se revoyait tout jeune, nommé à Bordeaux dès sa sortie de l'école des Chartes. Il ne regrettait point Paris, la vie d'étudiant l'ayant à peine effleuré ; il se réjouissait des jours de travail et de tranquille intimité que lui promettait la vie de province.

« De Bray ! C'est un chaste ! disaient ses camarades, il aurait dû se faire bénédictin, c'est la vertu savante et austère ! »

C'était aussi un cœur tendre et très épris d'idéal. Il tenait de sa mère une âme passionnée et une extrême sensibilité ! Seulement, comme il se trouvait ridicule, et qu'il était avec ça très timide, il cachait ses sentiments sous les apparences d'une réserve qui passait, le plus souvent, pour de l'indifférence.

Il avait connu sa femme dès son arrivée en Gironde, chez des amis communs ; un grand élan d'amour juvénile, l'avait porté vers cette jeune fille, dont la beauté pure et hautaine le séduisait absolument. Et bien qu'il n'eût qu'une fortune modeste, sa demande fut accueillie tout de suite,

car il portait un des plus beaux noms du Poitou, était apparenté aux meilleures familles du vieux Bordeaux, et avait déjà la réputation d'un jeune savant plein d'avenir.

Les Beylae, dont tous les hommes, de père en fils, étaient armateurs ou négociants, depuis la Révolution, furent enchantés de voir leur grande fortune se rehausser de la considération d'une belle alliance. M. et Mme de Bray firent un ménage uni, un de ces ménages que le public appelle heureux ; leur vie facile s'écoula sans peine, et ils ne concurrent ni le malheur qui trempe les âmes, ni la lutte pénible qui met les cœurs plus haut, ils ignorèrent les devoirs austères, les tâches absorbantes, et ce jeune ménage vécut en commun, sans une peine, ni une joie, ni une espérance, ni un souvenir !

Le rêve de Charles de Bray ne s'était pas réalisé. Cette Jacqueline, qui avait la beauté d'une vierge antique, n'avait pas l'âme de son visage. Ce n'était qu'une très jolie femme ; passablement égoïste, d'une culture bourgeoise, d'une intelligence posée et d'un esprit dépourvu de la moindre originalité.

On ne pouvait pas dire que ce fût une mondaine, mais simplement une femme du monde, dans l'acception aimable du mot ; elle se montrait d'ailleurs une épouse très digne, une tendre mère, une maîtresse de maison accomplie.

La plus grande partie de son temps était consacrée à ce qu'elle appelait ses devoirs de société : visites, ventes de charité, thés intimes, concours hippiques, bals et spectacles, voire même les sermons du prédicateur en vogue ; elle ne concevait pas l'existence en dehors du train des gens de son milieu.

(A suivre.)

## LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

### SAMEDI 19 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Actions d'infanterie sur divers points du front.

FRONT DU CAUCASE. — Après Erzeroum, les Russes s'emparent de Monch et d'Ablat.

### DIMANCHE 20 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Une attaque allemande sur l'Yser parvient à la première tranchée et est repoussée. Actions d'artillerie en Champagne, en Argonne et au sud de Saint-Mihiel.

### LUNDI 21 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Au sud de la Somme, une attaque allemande avec émission de gaz suffocants est repoussée par nos tirs de barrage et nos feux d'infanterie.

Un obus incendiaire tiré par une de nos autos-canonnières atteint un zeppelin près de Revigny. L'aéronef allemand prend feu et tombe. Tout l'équipage est tué. Sept officiers allemands sont abattus.

### MARDI 22 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Dans la région au nord de Verdun, après un violent bombardement, les Allemands attaquent en grandes forces entre Brabant-sur-Meuse et Herbebois.

### MERCREDI 23 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — L'action allemande contre notre front au nord de Verdun se développe avec une extraordinaire intensité. Notre artillerie contrebat énergiquement et efficacement l'artillerie ennemie. Les pertes de l'infanterie allemande sont effroyables ; certaines unités ont été complètement détruites par notre feu.

FRONT RUSSSE. — Actions d'artillerie dans la région de Duxkull, près d'Illust et à l'ouest du lac Sventen.

### JEUDI 24 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — Au nord de Verdun, l'ennemi ne réussit à gagner un peu de terrain qu'au prix de sacrifices disproportionnés à Haumont, Brabant-sur-Meuse et Ornes. Nulle part notre front n'est rompu.

### VENDREDI 25 FEVRIER

FRONT FRANÇAIS. — L'activité des deux artilleries est toujours d'une extrême intensité sur tout l'ensemble du front. Plusieurs attaques ennemies, menées furieusement, notamment sur la côte du Poivre et le bois de la Vauche, restent sans succès. La bataille continue.

FRONT DU CAUCASE. — Les Russes prennent Ispile, dans le Caucase, et Sakhne et Kachan, en Perse.

## A quoi doit aboutir la guerre ?

GENÈVE. — Les journaux allemands ont commencé tout à coup à discuter les buts de la guerre.

Les organes du parti du centre rhénan, la presse nationale libérale et la presse conservatrice préconisent, dans un langage très violent, une politique d'annexion : leurs attaques sont surtout dirigées contre le chancelier dont l'attitude ne leur paraît ni assez intransigeante, ni assez énergique.

La *Gazette populaire de Cologne* conjure l'empereur de donner enfin au peuple allemand le but idéal de la guerre.

L'homme qui donnerait ce but à l'Allemagne, ajoute le même journal, serait appelé par tout le peuple allemand « le grand homme ».

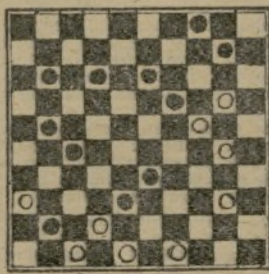
La presse socialiste prend énergiquement position contre ces tendances. C'est ainsi que la *Gazette populaire de Leipzig* appelle ironiquement le député annexionniste Stresemann, avaleur de territoires.

L'organe de la majorité socialiste, la *Muenchner Post* demande si les annexionnistes comprennent bien quels flots de sang et quels sacrifices seront nécessaires pour arriver à ce résultat.

## Distractions pour les tranchées

N° 138. — DAMES, par M. Henri Chilaud.

Noire



Les blancs jouent et gagnent.

N° 139. — CARRES MAGIQUES

	5		

On appelle carrés magiques des manières curieuses de placer plusieurs nombres dans les différentes cases d'un carré, de façon que la somme des nombres pris, soit dans une colonne verticale, soit dans une colonne horizontale, soit dans une diagonale du carré, donne toujours un même total.

Les carrés magiques constituent de véritables jeux de combinaisons, mais peu susceptibles de théorie ; ce sont plutôt des amusements. Ils avaient cependant autrefois une grande importance symbolique et on les rencontre souvent dans les talismans des anciens et dans des pratiques superstitieuses dont nous aurons probablement l'occasion de parler ultérieurement. Notre récréation de ce jour consiste dans la disposition des neuf premiers nombres dans les petits carrés de la figure que nous donnons ci-contre. Le nombre 5 a été placé dans la case du milieu pour éviter plusieurs solutions.

N° 140. — CHARADE

A la fin de mon premier, Il fait souvent mon dernier. Nom de femme, mon entier.

SOLUTION

DES PROBLÈMES

N° 135. — Nous ne donnons que les coups des blancs, ceux des noirs étant forcés. 24 20 ; 20 14 ; 14 10 ; 10 5 fait dame ; 40 35 ; 5 8 ; 28 37 ou 28 44 suivant la case où le noir a placé la dame le coup suivant.

N° 136. — Deux francs : il y avait le grand-père, le père et le fils.

N° 137. — Réponse 60. Les meilleures mentions de solutions, dimanche prochain.

## THÉÂTRES

A l'Opéra. — M. Ambrosini, maître de ballet du Théâtre de la Monnaie à Bruxelles, a été chargé intérimairement par M. Jacques Rouché des fonctions de maître de ballet à l'Opéra.

Les premières études du *Roman d'Estelle*, musique de l'époque 1830, et dont l'argument est de M. Funck-Brentano, ont commencé aujourd'hui. On y verra M. Georges Wague figurant Debureau dans une pantomime réglée par lui et où il aura Mlle Delsaux et Marthe Lequien comme partenaires. Les autres rôles seront tenus par Mme Marguerite Carré, MM. Lafitte et Delmas.

Il y aura prochainement des admissions aux classes préparatoires de danse pour les garçons et petites filles entre huit et douze ans. Les inscriptions sont ouvertes dès maintenant à l'Opéra.

*Theodora*, de M. Xavier Leroux, se trouve reportée au 5 mars.

Au champ d'honneur. — Au cours de la récente assemblée générale de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, lecture a été donnée de la lettre suivante écrite par le chansonnier Capdeville, tombé depuis au champ d'honneur :

« Si vous recevez cette lettre, c'est que vous aurez mon nom à ajouter à votre tableau d'honneur. Nous faisons aujourd'hui une attaque qui promet d'être terrible. J'y vais de bon cœur. A bas les Boches ! Vive la France ! En cette circonstance solennelle, je vous embrasse tous, à la Société, de tout cœur. »

Le conseil d'administration de la S.D.A.C.E.M. est ainsi composé pour 1916-1917 : MM. Joubert, président ; Antoine Banès, vice-président ; Henry Moreau, secrétaire général ; Darsi, secrétaire suppléant ; Vargues, trésorier.

Retraite. — M. Louis Delaunay, sociétaire de la Comédie-Française, ayant donné sa démission après vingt ans de services, jouera ce soir dimanche, pour la dernière fois, le rôle de Bellac dans *le Monde où l'on s'ennuie*, et mardi 29 février le rôle d'Archis dans *la Fontaine de Jouvence*. L'excellent artiste quittera définitivement la Maison de Molière le 1<sup>er</sup> mars.

Théâtre des Champs-Élysées. — Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Festival Berlioz. M. Maurice Donnay parlera de notre grand musicien. Puis la *Symphonie fantastique* sera jouée avec la suite *Lello*. M. Gémier interprétera le rôle de Lello. Les soli seront chantés par MM. Plamondon et Lacombe. Orchestre et chœurs (200 exécutants) dirigés par Victor Charpentier.

Spectacles de la semaine. — A LA COMÉDIE-FRANÇAISE : Lundi 28 février, relâche. Mardi 29 février, en soirée, à 8 heures (abonnement), *la Fontaine de Jouvence*, *Andromaque*. Mercredi 1<sup>er</sup> mars, en soirée, à 8 h. 1/2, *le Duel*. Jeudi 2 mars, matinée à 1 h. 1/2 (abonnement, billets blancs), poésies, *Ruy Blas* (5<sup>e</sup> acte), *Marion Delorme* (4<sup>e</sup> acte), *la Couronne poétique* ; en soirée, à 7 h. 3/4 (abonnement), *la Princesse Georges*, *le Jeu de l'amour et du hasard*. Vendredi 3 mars, en soirée, à 8 heures, *le Dédale*. Samedi 4 mars, matinée à 2 heures, au bénéfice de l'hôpital de l'Ecole Normale Supérieure ; en soirée, à 8 heures, *le Barbier de Séville*, *l'Augusta*. Dimanche 5 mars, matinée à 1 h. 1/2, *Bérénice*, *Tartuffe* ; en soirée, à 7 h. 3/4, *Mademoiselle de Belle-Isle*, première représentation de *l'Humble offrande*.

A L'OPÉRA-COMIQUE : Jeudi 2 mars, à 1 h. 1/2, *le Juif polonais* (M. Jean Périer, Mlle Edmée Favart, Brohly, etc.), *Cavalleria Rusticana* (Mlle Mad. Mathieu, MM. Paillard, Ghasne).

Samedi 4, à 8 h. 1/4, pour les représentations de Mlle Alice Zeppilli, *la Tosca*, avec MM. Mario, Jean Périer, etc. Dimanche 5, matinée à 1 h. 1/2, *la Traviata*, avec le concours de Mlle Mary Garden, MM. Léon David, Ghasne, etc. Le spectacle sera complété par *le Tambour* (Mlle Marthe Chénal, et la *Charmante Rosalie* (M. Jean Périer, Mlle Edmée Favart et Camila). Soirée à 8 heures, *Werther* (Mlle Borel, Vaultier, MM. Darmel, Vaur, Azéma, etc.).

A L'ODÉON : Mercredi 1<sup>er</sup> mars, soirée à 8 heures, *Par le glaive*. Jeudi 2 mars, matinée à 2 heures, *la Partie de chasse de Henri IV*, *la Gageure imprévue*, conférence de M. Henri Welschinger, membre de l'Institut (abonnement, série verte). Jeudi 2 mars, soirée à 8 heures, *Charles II et Buckingham*. Vendredi 3 mars, soirée à 8 heures, *Par le glaive*. Samedi 4 mars, matinée à 1 h. 1/4, *le Barbier de Séville*, *Severo Torelli* ; soirée à 8 heures, *l'Espionne*. Dimanche 5 mars, matinée à 2 heures, *le Bourgeois gentilhomme* ; soirée à 8 heures, *le Secret de Polichinelle*.

AU TRIANON-LYRIQUE : Lundi, relâche. Mardi, à 8 h. 1/4, *le Pré aux Clercs*. Mercredi, à 8 h. 1/4, *Fils d'Alsace*. Jeudi, matinée à 2 h. 1/4, *Rip* ; soirée à 8 h. 1/4, *le Barbier de Séville*. Vendredi, à 8 h. 1/4, *les Mousquetaires au couvent*. Samedi, à 8 h. 1/4, *le Pré aux Clercs*. Dimanche 5, matinée à 2 h. 1/4, *le Songe d'une nuit d'été* ; soirée, à 8 h. 1/4, *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Matinées nationales. — Aujourd'hui, à la Sorbonne, à 3 heures précises, vingtième Matinée Nationale avec le concours de Mme Simone, Mlle D. de Silvera, de l'Opéra-Comique ; Mlle Blanche Selva, M. Henri Rabaud et l'Orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire. Allocation de M. l'ingénieur Desson, un des dix otages nationaux récemment libérés.

Aux Capucines. — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui dimanche, en matinée, à 2 h. 1/2, et en soirée, à 8 h. 1/2, deux dernières représentations de *En franchise !* la délicieuse revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, avec toute la brillante distribution, miss Campton et M. Berthez en tête.

Demain lundi, relâche pour les répétitions générales du nouveau spectacle, qui se composera d'une revue en deux actes de M. Michel Carré, *Paris aux quinquets !* d'une comédie de M. Robert Dieudonné, *le Successeur*, et d'un prologue en vers de M. Georges Duval, *Devant le rideau !*

Olympia. — Le splendide music-hall du boulevard des Capucines donnera aujourd'hui, en matinée et en soirée, deux grandes représentations de son brillant programme d'attractions — la plupart inédites — et des meilleures vedettes du concert. En outre, une partie de cinéma, au cours de laquelle sera projeté sur l'écran le film de la destruction et de la chute du *Zeppelin L. 27* abattu à Revigny. (Fauteuils : 1, 2 3 fr.).

DIMANCHE 27 FÉVRIER

## La matinée

Opéra. — A 1 h. 30, *le Trouvère* (4<sup>e</sup> acte), *Coppélia*. Comédie-Française. — A 1 h. 30, *l'Ami des femmes*. Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Manon*. Odéon. — A 2 heures, *Par le glaive*. Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *le Pré aux Clercs*. Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 15 ; Apollo, 2 h. ; Athénée, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30 ; Capucines, 2 h. 15 ; Châtelet, 2 h. 30 ; Cluny, 2 h. 15 ; Déjazet, 2 h. 30 ; Galté-Lyrique, 2 h. 30 ; Grand-Guignol, 2 h. 30 ; Gymnase, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Réjane, 2 h. ; Renaissance, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. 15 ; Variétés, 2 h.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20. (Voir programme soirée.) Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.) Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.) Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

## La soirée

Comédie-Française. — A 8 h., *le Monde où l'on s'ennuie*. Opéra-Comique. — A 8 heures, *Carmen*. Odéon. — A 7 h. 30, *Par le glaive*. Ambigu. — A 8 h. 30, *Ma tante d'Honfleur*. Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*. Athénée. — A 8 h. 30, *l'Ecole des civils*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1<sup>re</sup> les soirs, *Kit* (Max Dearly). Capucines (tél. 156-40). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *En franchise !* revue ; A *l'étage au-dessus ! Oh ! pardon !* Châtelet. — A 7 h. 55, *les Exploits d'une petite Française*. Cluny. — A 8 h. 30, *Maitre Nénuphar ; Si jamais je te pince !* Déjazet. — A 8 heures, *les Fiancées de Rosalie*. Galté-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Corail et Cie*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *le Cyclope ; la Maison dans la brume ; le Court-Circuit ; l'Homme qui fut aimé*. Gymnase. — A 8 h. 45, *les Deux Vestales*. Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*. Théâtre Réjane. — A 8 h. 30, *Madame Sans-Gêne*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Pollu ; Hortense a dit : « J'en f... »* Renaissance. — A 8 h. 30, *la Puce à l'oreille*. Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *le Chemineau*. Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, *les Mousquetaires au couvent*. Variétés. — A 8 h. 30, *l'Impromptu du paquetage, la Bonne intention*. Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ibrando di Parma.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. 15 vedettes et attractions. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, « 413 » ; *Train sanitaire américain ; Zeppelin abattu près de Revigny*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Matinée à 2 h. 30. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. Omnia-Pathé. — *Le passeur de l'Yser ; l'Homme au mouchoir rouge* (suite des Mystères). Vues militaires. *La Folie de Rigadin*. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, *les Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

« Ce que sera la Poésie après la guerre », M. Saint-Georges de Bouhélier, dans une conférence harmonieuse, vivante, pleine d'aperçus ingénieux, nous l'a dit hier à l'Université des Annales. Les poètes trouvent dans la vérité leurs plus beaux accents, et M. Saint-Georges de Bouhélier trouva en Mme Bartet et M. de Max des interprètes incomparables. On applaudit les beaux poèmes lus de leurs voix émouvantes. On applaudit aussi Mlle Colonna Romano dans un hymne à la France.

Cette conférence, lue à merveille par M. Brémont, paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain lundi 28 février, à 2 h. 1/2 : *Leur organisation*, conférence par M. Frédéric Masson, de l'Académie française.

## Faits divers

## Départements

## Précoces malfaiteurs

NANCY (Dépêche particulière). — A 1 h. 1/2 du soir, près de la gare, un jeune homme de dix-sept ans, nommé Vincent, a été assailli par cinq malfaiteurs à peu près de son âge, armés de revolvers et de couteaux, et qui, sans doute, voulaient le dévaliser. Vincent a reçu un coup de couteau dans la poitrine. Son état est fort grave.

## Ecrasé par un train électrique

PERPIGNAN. — Entre Ille et Millas (Pyrénées-Orientales), un train électrique a écrasé l'Espagnol Joseph Arino, âgé de vingt-deux ans, qui traversait le passage à niveau avec une charrette. Celle-ci a été réduite en miettes.

## Nouvelles brèves

Conseil des ministres. — Le Conseil des ministres, réuni hier matin, à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation militaire et diplomatique.

Les inondations dans le Limousin. — LIMOGES. — D'abondantes chutes de neige sont signalées depuis deux jours dans les départements de la Creuse et de la Corrèze et de la Haute-Vienne, où la couche atteint à certains endroits une épaisseur de 30 centimètres.

Vapeurs anglais coulés. — LONDRES. — Les vapeurs anglais *Denaby* et *Tummel* ont été coulés. Cinq survivants du *Tummel* ont été sauvés ; sept manquent.

Mort d'officiers généraux allemands. — AMSTERDAM. — La *Gazette de Cologne* annonce la mort, à Wilhelmshaven, du contre-amiral Zimmermann, et, à Brügge, du lieutenant général Hans von Pritzwitz und Gaffron.

Le cardinal Mercier à Bologne. — BOLOGNE. — Le cardinal Mercier est arrivé hier soir ; il sera l'hôte du cardinal Gusmini ; il continuera son voyage demain matin.

Un déraillement en Italie. — ROME. — Un train militaire venant de Florence, a déraillé la nuit dernière à 1 h. 30, en gare de Cortona. La locomotive et six wagons sortirent des rails. Le mécanicien, le chauffeur et sept soldats ont été tués. Il y a plusieurs blessés.

Assassinat d'un juge à Madras. — MADRAS. — M. Harding, juge du district de Trichinopoly, a été mortellement frappé d'un coup de poignard au moment où il se rendait au tribunal. L'assassin a été arrêté.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## BLOC-NOTES

## NOUVELLES DES COURS

— S. M. le roi d'Angleterre s'est rendu au Concours hippique, à « l'Agricultural Hall » de Londres en compagnie de S. M. la reine et de la princesse Marie. Les souverains ont été acclamés.

## INFORMATIONS

— Mgr Liobet, évêque de Gap, vient d'être mobilisé à la 15<sup>e</sup> section d'infirmiers militaires à Marseille, comme soldat auxiliaire de la réserve de l'armée territoriale.

Un de ses frères, capitaine, est mort au champ d'honneur, l'autre, lieutenant, est au front depuis le début des hostilités.

— M. Jonnart, ancien gouverneur d'Algérie, sénateur du Pas-de-Calais, et Mlle Jonnart sont à Beaulieu.

## CERCLES

— Scrutin de ballottage, au Cercle de l'Union artistique. Ont été admis à titre de membres permanents : M. Mathieu Sévastosopoulo, déjà temporaire, conseiller de l'ambassade de Russie, présenté par M. Gavarry et M. Grosclaude ; M. Gabriel Brizon, directeur général de la Banque des Pays du Nord, présenté par M. de Hurtado et M. Jacques Béjot.

L'assemblée générale est fixée à demain lundi 28 février, à 4 h. 1/2.

## MARIAGES

— En l'église Saint-Antoine-de-Padoue du Chesnay, à Versailles, a été béni le mariage du maréchal des logis de Saint-Quentin, pilote aviateur, avec Mlle Hélène Gueneau de Mussy, petite-fille du célèbre médecin de la Maison royale de France et du général Séré de Rivières.

— Le mariage de Mlle Geneviève de Cheron, fille du colonel commandant le 150<sup>e</sup> d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, tombé glorieusement à Bagatelle, avec le lieutenant R. de Vaucorbeil, du 61<sup>e</sup> d'artillerie, deux fois blessé, en convalescence, vient d'être célébré à Lyon dans l'intimité.

## NAISSANCES

— Mme Yves de Neuville a mis au monde une fille : Anne. — Mme André Vauvy, née Outhenin-Chalandre, a donné le jour, à Rodez, à un fils qui a reçu le prénom de Daniel.

## DEUILS

— Demain lundi, 28 février, à midi, au Val-de-Grâce, obsèques du pharmacien-major Thomassin.

Nous apprenons la mort :

De Mlle Renée de Mahuet, décédée à Nancy, dans sa vingt-troisième année ;

De Mme de La Touche, née Blanchard des Crances, décédée à Nantes ;

Du baron Henri Dufau, colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à Amélie-les-Bains ;

De Sœur Jeanne-Marie de Glos, décédée à quatre-vingt-cinq ans, à la Maison des Filles de la Charité, rue du Bac. Elle fut supérieure de communauté à Madrid, Lisbonne, Tours, Lyon, Montmartre ;

De M. Fernand Gourdiat, docteur en droit, infirmier volontaire à l'hôpital de santé militaire, mort victime de son dévouement, à Lyon ;

De M. Georges Festugière, engagé volontaire, aspirant au 1<sup>er</sup> coloniale, tué à l'ennemi, à l'âge de dix-huit ans ;

Du docteur Alfred Binet de Jassonneix, médecin chef de l'ambulance de Meymac, père de M. Armand Binet du Jassonneix, docteur en sciences, et du docteur Emile Binet du Jassonneix ;

De M. Joseph Galmier, sous-directeur honoraire de l'Ecole des Beaux-Arts, architecte en chef honoraire de la ville de Toulouse ;

De M. Arthur-Constant Rimet, sous-intendant militaire de 1<sup>re</sup> classe, mortellement blessé en service commandé, le lundi 3 janvier, âgé de cinquante-sept ans, décédé à Paris ;

De l'aspirant Faustin Vial de Kerdec, faisant fonctions de sous-lieutenant à la 3<sup>e</sup> batterie du 1<sup>er</sup> d'artillerie, tué glorieusement à dix-huit ans ;

De Mme veuve J. Luc, décédée à Nancy, âgée de soixante-trois ans ;

De M. Alfred-Fernand Goguet, ancien maire de Tonny-Charente, membre de la Chambre de commerce de Rochefort, chevalier de la Légion d'honneur et médaillé militaire, décédé âgé de soixante et onze ans ;

Du Père Pierre-Marie Quéro, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Sénégal, décédé le 25 février.

## Le mauvais temps est général

Le mauvais temps a sévi hier un peu partout mais sous des formes diverses. Tandis que Paris connaissait une tourmente de neige, aux Sables-d'Olonne, un violent orage accompagné de bourrasques s'est abattu sur la ville avec un subit abaissement de la température.

A Nantes, la neige est tombée en abondance et le sol est couvert d'une couche de 15 à 20 centimètres.

En Suisse, depuis mercredi, la neige tombe dans toute la région de Lugano, la circulation des tramways est interrompue : la force électrique fait défaut et les journaux n'ont pu paraître ; la couche de neige mesure 70 centimètres d'épaisseur.

Les trains du Gothard subissent de grands retards, plusieurs communes sont bloquées par la neige.

## Communiqués

La Lot-et-Garonnaise se réunira sous la présidence de M. le sénateur Galup, aujourd'hui, à 15 heures très précises, à Paris, Café du Centre, 121, boulevard Sébastopol. On aura le plaisir d'y entendre Mlle Cross, de l'Opéra, Mlle Trille, du Conservatoire ; Mlle Marthe et Suzanne Chausso. On y dira aussi des poésies de circonstance. Les originaires du Lot-et-Garonne sont priés d'assister à cette réunion familiale.

L'Exposition de la Cité reconstituée aura lieu de mai à juillet, terrasse des Tuileries. Cette exposition comportera une section importante d'habitations toutes construites et meublées qui serviront de modèles pour la reconstruction des villes. Le comité fait appel aux industriels français qui, en participant à cette exposition, montreront au monde que notre industrie possède toute sa vitalité après dix-huit mois de guerre. — Pour tous renseignements, s'adresser 16, rue Taibout, Paris.

L'Œuvre le Paquetage du Convalescent (président d'honneur : M. Maurice Donnay, de l'Académie française) tiendra son assemblée générale statutaire annuelle à son siège social, 22, boulevard des Capucines, le jeudi 2 mars, à 5 heures. Toutes les personnes qui se sont intéressées à cette œuvre sont priées d'y assister, cette annonce tenant lieu d'invitation.

## La Bourse de Paris

DU 26 FEVRIER 1916

Fin de semaine irrégulière. On a continué à réaliser largement les valeurs cuprifères, sous l'influence du mouvement de recul marqué du cuivre métal à Londres. Le Rio revient ainsi de 1742 à 1720.  
Nos rentes sont bien disposées : le 5 0/0 regagne une fraction à 87,65, tandis que le 3 0/0 s'améliore à 61,50.  
Aux emprunts étrangers, l'Extérieure espagnole se relève de 91 à 91,75. Banques calmes. Chemins de fer indécis : les lignes espagnoles fléchissent encore un peu. Métallurgiques peu animées. Obligations diversément tenues.  
En coulisse, les industrielles russes perdent du terrain : la Toulka abandonne 10 francs à 1.060 ; la Bakou s'inscrit à 1.238 contre 1.242.  
Mines d'or bien orientées : l'East-Rand passe de 26,50 à 28. Les Diamantifères, la de Beers s'améliore de 298 à 301.

### COURS DES CHANGES

Londres, 28 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 251 ; Péetrograd, 187 ; New-York, 586 1/2 ; Italie, 87 1/2 ; Barcelone, 559.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

## SAVON TRICAP

SANS ACIDE

Nettoie tout. Purifie tout.  
Absorbe : Huiles, Graisses, Camouls, Coaltar.  
**ANTI-PARASITAIRE**  
Recommandé pour envoi au front.  
1.25 le tube, dans toutes les Grands Magasins.  
Vente en Gros : 1, r. Taillout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

## Pour nos Soldats CHOCOLAT des GOURMETS

Fabrication française perfectionnée. Vendu partout en tablettes, bâtons ou poudre.

**BAGUE** aluminium, finie et gravée à la main, deux initiales enlées, genre cachet, article d'usage, envoi franco contre mandat-poste 1 fr. 25 ; indiquer grossueur du doigt et initiales. Tous autres modèles bruts, polis et finis à la main.  
Tous articles aluminium.  
Prix spéciaux pour grossistes. Demander le tarif.  
PAURELHE, 17, rue Oberkampf, 17, Paris.

## PNEUS A CORDES PALMER

CREATEURS DE LA CHAPE TROIS NEURVES  
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

## BIJOUX COMPTOIR ARGENTIN ACHAT

25, Rue Caumartin.

## Képhaldol LES DOULEURS

Comprimés souverains contre  
Les névralgies, sciaticques, migraines, maux de reins, rages de dents, rhumatismes sont vite calmés et guéris par le Képhaldol : spécifique absolument inoffensif et sans rival.  
J. RATIE, ph<sup>ce</sup>, 45, rue de l'Échiquier, Paris et toutes Pharmacies.  
Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50

## LE CHRONOGAPHE JUST

employé dans tous les Services techniques de l'ARMÉE FRANÇAISE  
Garanti 10 ANS (Réparations gratuites)  
Acier : 70 fr. — Argent : 80 fr.  
**MONTRE-BRACELET** à ancre, Cadran lumineux  
Nickel 38 fr. — Argent 45 fr.  
**PODOMÈTRE**  
1000 Km 30 fr. — 100 Km 20 fr.  
**JUMELLES Militaires** à partir de 25  
**BOUSSOLES directrices lumineuses**, de Campagne... 6 fr. 95  
Prix de guerre exceptionnels, franco de port dans la zone des Armées.  
J. AURICOSTE & Co, Horloger de la Marine de l'Etat et du Service géographique de l'Armée  
10, RUE LA BOÉTIE, PARIS  
Envoi gratuit sur demande de notions descriptives.

## MARBRERIES GÉNÉRALES

N° 1660

U. GOURDON D

Bureaux à Paris

33, rue Poussin, 3

Tél. Auteuil 01-05

Spécialité de Chapelles, Monuments funéraires en tous marbres, pierres et granits.

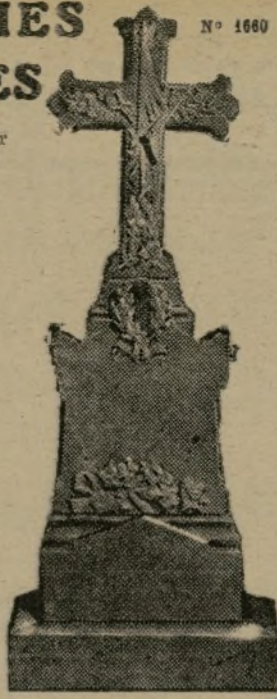
SYENITES, DIORITES, A POLI INALTÉRABLE D'ITALIE, D'ÉCOSSE, DE NORVEGE, ETC.

Fabrication mécanique sur carrières et livraisons directes procurant travail supérieur et grande économie.

Ateliers de sculpture mécanique à Carrare (Italie) permettant de livrer, presque au prix du marbre brut, des statues et sculptures d'une exécution absolument artistique.

Bustes et médaillons en marbre et en bronze d'après photo. Palmes, couronnes, attributs militaires, en marbre et en bronze.

Envoi franco du catalogue. — Projets gratuits et devis avec prix rendus franco en gare ou tout posés dans toute la France.



## Coaltar Saponiné Le Beuf

ADMIS dans les HOPITAUX de PARIS

Ce produit jouit d'une efficacité très grande dans les cas d'Angines couenneuses, Leucorrhées, Blessures de guerre, Anthrax, Otites infectieuses, Ulcères, Herpès, etc., c'est au médecin, dans ces circonstances, qu'il appartient de régler son mode d'emploi.

Ses remarquables propriétés détersives et antiseptiques en font, en outre, un produit de choix pour les usages de la TOILETTE (ablutions journalières, lotions du cuir chevelu qu'il tonifie, Soins de la bouche qu'il assainit, Lavage des nourrissons, etc.).

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des imitations.

## TITRES FRANÇAIS, ÉTRANGERS Achat et Vente comptant. COUPONS

Autrichiens, Hongrois, Brésiliens, Belges, Russes, Américains, etc.

CRÉDIT FINANCIER BELGE-FRANÇAIS 50, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 50. PARIS

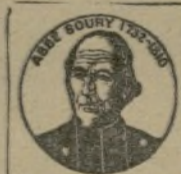
## DENTS et DENTIERS Radium Dentaire

ECONOMIE 50% CINQ MAISONS A PARIS  
114, RUE DE RIVOLI  
Juste en face le Métro : CHATELET  
1, BOUL. ROCHECHOUART Mét. Barbès  
157, BOUL. MAGENTA Mét. Barbès  
42, b. Bonne-Nouvelle Mét. St-Denis  
37, AVEN. MAC-MAHON, Métro Ternes  
100, boul. Port-Royal Observatoire

VIN FINE de France, le plus pur, le plus doux, le plus fort. VIEUX de 1860 le Bû-Moussoux 140 188 FROMONT, Villefranche-BEAUJOLAIS (Rhône).

## Le Retour d'Age

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, de bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la



Exiger ce portrait

## JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancérs, Neurasthénie, Métrites, Fibromes, etc., tandis qu'en faisant usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, la Femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

Le flacon 3 fr. 75 dans toutes les Pharmacies ; 4 fr. 35 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 11 fr. 25 adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) 83

## Urétrites

## PAGÉOL

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement Supprime douleurs

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine par le Professeur LASSABATIE, Médecin principal de la Marine, anc. Prof. à l'École de Médecine navale.  
Laborat. de l'URODONAL, 24, Rue de Valenciennes, Paris.  
1/2 Boîte : franco 6 fr. ; Grande Boîte : 10 fr. ; Étranger 7 et 11 fr.



**HUILE** d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes garés contre rembourse. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

## la Blédine JACQUEMAIRE

L'ALIMENT FRANÇAIS des Enfants, des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES Pharmacies, Herboriseries, bonnes Epiceries.

2<sup>e</sup> la Boîte

contenant 400 g. net de farine délicate DEMANDEZ UN ÉCHANTILLON GRATUIT aux Établissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

# DANS LES RANGS DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE



Les Autrichiens considèrent à juste titre que la guerre vécue par eux n'est pas la guerre dont ils avaient fait le beau rêve. Les Russes, les Italiens les harcèlent. Et leurs alliés bulgares commencent à trouver l'aventure un peu longue. Aussi l'archiduc héritier multiplie-t-il les visites au front : aussi promet-on la victoire prochaine aux troupes qui ne se retiennent pas tous les jours d'exprimer leur lassitude et leurs vœux de repos.